

Avril 2019

Le Courrier du Mémorial

N°33

Bulletin de liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

SOMMAIRE

- 1 Éditorial
- 2 Le Mur des noms sous la forme d'une Croix de Lorraine ?
- 3 Nouvelle étape juridique pour les orphelins de Malgré-nous
Jean et Nicole recherchent les « Malgré-nous »
- 4 Rencontres des Mémoires
- 5 Les actes de la Rencontre 2017 viennent de paraître chez Canopé
- 6-9 Les cafés d'histoire
- 10-11 Le rallye de l'AMAM 2018
- 12-13 La page du Mémorial
- 14-17 Un travail mémoriel remarquable au collège Herrade de Landsberg de Rosheim
- 18-19 « Les engagés volontaires alsaciens dans la Wehrmacht et la Waffen SS (1940-1945) »
- 20-21 Réconciliation : l'ADN de l'Europe. Colloque du 13 octobre 2018 au Mémorial de Schirmeck et au Mont Ste Odile.
- 22-35 DOSSIER : Les étudiants norvégiens de Cernay, 1943-44
- 36-37 Le Fort de Breendonk : la terreur nazie en Belgique
- 38-39 Des images de la Conférence Nationale des Académies au Mémorial
- 40 Jean-Laurent Vonau : Allemagne et pensions versées à des Nazis

À noter :
Notre AG 2019 se tiendra exceptionnellement le 27 avril à Sélestat.

Fake news

« Une Histoire qui sert est une histoire servie »

Lucien Febvre

Très à la mode actuellement et largement utilisées par les réseaux sociaux, les « fake news » (« infox en français ») consistent à fabriquer de toutes pièces une information complètement fautive. Souvent d'inspiration perverse elle fait appel à l'émotion et aux convictions politiques pour essayer de rendre crédibles d'in vraisemblables informations, bobards, manipulations et fait ainsi naître des rumeurs. Exemple : à propos du pacte de Marrakech de décembre 2018, les réseaux sociaux n'ont cessé d'accuser le gouvernement de vendre la France à l'O.N.U. et de faciliter l'arrivée de millions de migrants sur le sol européen !

Mieux et franchement affligeant : à propos du Marché de Noël de Strasbourg, un gilet jaune a docilement laissé entendre devant des millions de téléspectateurs, que cet abominable crime pouvait être initié par l'exécutif pour détourner l'attention des revendications de la rue ! Et puis, totalement délirant : la signature d'un nouveau Traité franco-allemand à Aix-la-Chapelle en janvier dernier — un toilettage du Traité de l'Élysée de 1963 entre le général de Gaulle et le chancelier Konrad Adenauer — a donné lieu à une campagne des plus hystériques ; la France va rendre l'Alsace-Moselle à l'Allemagne ; la langue administrative de notre région deviendra l'allemand !

Bernard Monot eurodéputé rallié à Dupont-Aignan a dénoncé une « nouvelle trahison de la nation » « le Judas » Emmanuel Macron visant à « livrer l'Alsace-Moselle à une puissance étrangère ». Et Marine Le Pen de renchérir sur « la perte de souveraineté de notre pays ». « Dégueulasse » a réagi notre président de région à l'occasion de l'ouverture de la Rencontre des Mémoires, « dégueulasse » a répété en écho Bernard-Henri Lévy lors de l'émission « On N'est Pas Couché ».

Même si le mot « fake news » n'a été adopté que récemment dans notre langue, le phénomène en lui-même est très ancien et déjà dénoncé par les philosophes des Lumières. L'Alsace en est une victime depuis plus de 70 ans. Est-il nécessaire de rappeler le drame d'Oradour sur Glane ? Depuis le procès de Bordeaux de 1953, les Alsaciens sont montrés du doigt comme responsables d'un crime sans pareil en France et ceci malgré les efforts des deux maires — Raymond Frugier et Roland Ries — qui réclament décence, authenticité et honnêteté dans le traitement de la question. Mais la « fake news » a la vie dure. Le 2 mars 2015 encore, la chaîne télévisée France 3, nationale et publique, à une heure de grande écoute, a diffusé « un documentaire historique » réalisé par Michael Prazan, intitulé « Das Reich, une division SS en France ». Il s'est une fois de plus révélé comme une « escroquerie intellectuelle » s'appuyant sur des chiffres fantaisistes, utilisant des extraits d'un film de fiction russe, ne sollicitant le témoignage que d'un seul alsacien connu pour ses propos ambigus, ignorant toute la réalité du drame des incorporés de force. Une fois de plus on répète un *a priori* sur une supposée complicité voire une adhésion donc une culpabilité des Alsaciens. Dégueulasse ! Pourquoi est-il donc si difficile de respecter un principe de déontologie clairement énoncé par Dominique Jung dans l'édito des D.N.A. du 26 janvier 2019 : « Les opinions sont libres, mais les faits sont sacrés » ? ■

Marcel Spisser, 19 février 2019



LA CHRONIQUE D'EMILE ROEGEL

Le Mur des noms sous la forme d'une Croix de Lorraine ?

Il ne s'agit pas de proposer un décor pour touristes, mais de montrer le témoignage d'une Mémoire authentique.

La Croix de Lorraine fut pendant l'occupation allemande de 40 à 44 le signe de ralliement à la France Libre dont De Gaulle était l'âme. Les Alsaciens ne connaissaient pas la figure du général, bien qu'il eût été à l'Etat Major de Wangenbourg pendant ce qu'on a appelé la « drôle de guerre », le temps où l'on ne fit rien, se croyant à l'abri derrière la Ligne Maginot. Quelques Messins l'avaient vu à la tête du 507^{ème} régiment de chars de combat avant les hostilités. L'écusson du régiment affiche déjà cet emblème.

C'était donc une figure quasi mythique qui entretenait la ferveur de la Résistance et des résistants, en Alsace comme en Moselle. Nos amis diffusaient pourtant des miniatures, des « gadgets » dirait-on aujourd'hui, des « santons » à l'image du général, des mini-reproductions à son effigie, et alors que sa voix se faisait audible, difficilement car brouillée vigoureusement, à la radio de Londres ou encore par les postes suisses. Et ce qui pouvait paraître peu important aboutit à des condamnations sévères et parfois mortelles.

La Croix de Lorraine cristallisa les volontés et rassembla les refus, aidant les faibles dans le danger, ... et les incorporés de force emportèrent ce soutien, ces espoirs, y puisant courage dans leur singulier et dangereux avenir.

Tel Malgré-nous nous dit comment il a taillé dans l'écorce d'un arbre du terrain d'exercice utilisé durant l'occupation, en marge de la baie et proche d'Aarhus, au Danemark, le V et sa croix, et fut surpris par un sous-officier bien au courant de leur signification, ayant été en France occupée. Et qui ne le dénonça pas. Après la guerre, on ne retrouva malheureusement pas cet arbre « protestataire »...

A Tambov, le camp 188 du NKVD, le goulag soviétique des évadés sur le front de l'Est, l'emblème a été consacré comme l'insigne de la brigade qui allait rejoindre la France Combattante, la « brigade d'Alsace Lorraine », qui perdit son nom programmatique et devint plus banalement le « Groupement d'instruction des Français rapatriés de Russie » ou encore « les Français rapatriés de Russie ». Déjà à ce moment, on eut de la peine à s'entendre sur un titre univoque et signifiant pour cette Unité évidemment sans pareil.



Les volontaires des Commandos de France le portèrent sur leur uniforme et notre ami Henri Schaub le conserve pieusement.

Enfin, le drapeau improvisé au départ des « 1500 », conserva le témoignage de cette ferveur, cette foi en la victoire, et se trouve de nos jours fidèlement gardé après bien des péripéties, en Moselle, à ASCOMEMO. La Croix de Lorraine dans son grand V y a bien été dessinée.

La Croix de Lorraine signifie aussi en Alsace l'âme de son itinéraire pendant les sombres années de l'occupation. Coupée totalement par une frontière bien gardée du reste du pays, l'Alsace vivait sa propre destinée dans cette tourmente, fortifiée par le frêle soutien des ondes, mais dont on pouvait estimer la force morale. La Moselle pouvait peut-être se sentir plus concernée encore, ses armes prenant ainsi le devant dans le combat.

Ce préambule mène sans artifice tout droit à notre proposition de donner forme à Schirmeck à un symbole de la Mémoire des Alsaciens-Mosellans, des disparus, « Vermisssit », la plupart en Russie, à un Mur des Noms qu'on peut évoquer comme un « Cimetière Marin » en écho à la mémoire de ceux des disparus en mer, qui n'ont pas eu de sépulture selon leur tradition ; comme eux, un fil invisible entre leur terre d'origine et leur destinée tragique et lointaine, c'est ce que devrait symboliser ce mur au flanc des Vosges, au pied d'un Donon voué à la transcendance. Et je fais confiance à nos « dévolus aux Arts » pour y tracer cette Croix en mémoire de nos frères. ■

Nouvelle étape juridique pour les orphelins de Malgré-Nous

L'association OPMNAM (Orphelins de père Malgré-Nous d'Alsace-Moselle) a décidé dans son assemblée générale à Bitche de confier à l'avocat allemand Andreas Schoeller la défense de leur cause.

Lors de l'AG de l'Association, des membres de l'OPMNAM ont brandi un calicot rappelant la Sippenhaft, une disposition inique pesant en 1942-1945 sur les Alsaciens-Mosellans et encore très méconnue.

En démocratie, le droit peut évoluer pour mieux s'ajuster à des situations anciennes mais reconsidérées. C'est ainsi que le Bundestag à l'instigation des socialistes du SPD et des verts (Grünen) a voté en 1997 une loi, complétée en 2002, rendant justice aux soldats allemands condamnés jadis par la justice militaire du III^e Reich pour « refus de service militaire », « désertion » et « atteinte aux forces armées ». Des actes d'accusation qui étaient sévèrement punis, prison avec privations, tortures, exécution par guillotine ou fusillés. Ainsi 30 000 soldats de la Wehrmacht, mais aussi des incorporés de force alsaciens-mosellans, luxembourgeois ou polonais furent-ils condamnés à mort. Cela se passait souvent à la forteresse de Torgau dans le Fort Zinna (voir l'ouvrage d'Auguste Gerhards « Morts pour avoir dit non, les Alsaciens-Lorrains devant la justice militaire nazie » éditions de la Nuée Bleue). Pour les survivants allemands (souvent traités de lâches et de traîtres à la patrie même après 1945) les nouvelles dispositions juridiques ont débouché sur des indemnités. Or, jusqu'ici, aucun incorporé de force alsacien-mosellan s'étant rebellé et ayant subi un jugement de la justice militaire nazie n'a fait valoir ses nouveaux droits !

L'idée de l'OPMNAM est d'introduire une demande juridique afin de susciter une réponse de l'Etat allemand vis-à-vis des victimes françaises d'Alsace et de Moselle - donc non citoyens allemands - de cette justice sous influence hitlérienne.

Plus de 75 ans après, des hommes et des femmes n'ayant jamais, ou trop brièvement seulement, connu leurs pères décédés sous l'uniforme allemand pendant la Deuxième Guerre mondiale choisissent de défendre l'honneur paternel. Un dossier européen juridiquement intéressant à suivre, une démarche innovante. Comme la brochure de 24 pages, réalisée par l'OPMNAM et présentée lors de cette même réunion. En réponse aux contre-vérités diffusées dans un film documentaire sur la Division « Das Reich » par Michael Prazan et diffusé sur les chaînes publiques ainsi que sous forme de DVD, plusieurs incorporés de force nés en 1926, versés d'office dans les Waffen SS, relatent sobrement leurs parcours, quand ils avaient de 16 à 18 ans. Des faits qui seront apportés à la justice française pour qu'elle prenne la vraie mesure de la gifle administrée par ce film aux derniers survivants d'une tragédie. ■

M.G-L

Plus de renseignements :
OPMNAM, 51 rue Laegert
67117 Handschuheim, tel : 03 88 69 03 84

Jean et Nicole recherchent les « Malgré-nous »



Jean Bézard et sa compagne Nicole Aubert ont à cœur de retrouver les dossiers des « Malgré-nous » pour leur rendre hommage.

Saint-Aubin-sur-mer (Côte de Nacre) - Jean et Nicole ont une passion peu commune : ils recherchent les dossiers des Alsaciens et Mosellans qui ont été incorporés dans l'armée allemande, en 39-45.

L'histoire

Les « Malgré-nous » désignent les Alsaciens et Mosellans, certains à peine âgés de 18 ans, qui furent incorporés de force dans la Wehrmacht, armée régulière allemande, durant la Seconde Guerre mondiale. D'autres l'ont été dans la Waffen-SS. « Au total, 100 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans se retrouvèrent, principalement sur le front de l'Est, à combattre ou ont été internés à Tambov, en Russie, en 1945. Nombre d'entre eux ont cependant vécu les combats de Normandie, comme les Malgré-nous de la 2^{ème} division SS Das Reich dans la poche de Falaise », explique Jean Bézard. Pour ceux qui désertaient, souvent pour s'enrôler dans la résistance, leurs familles étaient déportées en France annexée.

Des destins inconnus

Après la fin de la guerre, le sort d'environ 11 000 Alsaciens-Lorrains reste inconnu. « C'est une tragédie humaine, mais il est temps, à l'heure de la paix européenne, de savoir ce qui s'est passé, 300 jeunes furent tués en Normandie. »

Jean Bézard, professeur retraité normand, n'a « jamais oublié » une rencontre qui l'a profondément marqué en 1944. « Je n'avais que 9 ans quand j'ai rencontré ce Malgré-nous déserteur de l'armée allemande. C'était en juillet 1944, dans le Calvados sous son costume allemand, il m'a parlé en excellent français. Il connaissait les mêmes comptines et chants que moi j'apprenais à l'école. »

Ce souvenir est si fort que Jean a créé en 2012 l'association Solidarité normande aux incorporés de force d'Alsace-Moselle (SNIFAM). Depuis, pour rencontrer des anciens, il donne des conférences et poursuit, à la demande des familles, des recherches pour réhabiliter le rôle patriotique des incorporés de force, notamment en Normandie.

Ses connaissances et fouilles dans les archives ont permis de retrouver la trace de nombreux disparus : il a notamment coécrit *Les histoires extraordinaires de Malgré-nous*, avec Nicolas Mengus, aux éditions Ouest-France en trois tomes.

Avec sa compagne Nicole Aubert, Jean passe des journées entières à retracer le parcours de ces Alsaciens-Mosellans dont les dossiers se trouvent au Service historique de la défense à Caen. ■



La Rencontre des Mémoires qu'organisent, tous les deux ans, l'AMAM et la Région Grand Est sous l'autorité scientifique de l'historien Jean-Pierre Rioux, portait cette année sur la transmission : que devons-nous transmettre aux générations futures ? Pourquoi ? Comment ? Qui doit transmettre ?

La Rencontre des Mémoires c'était, durant trois jours, les mercredi 16, jeudi 17 et vendredi 18 janvier, à la Maison de la Région à Strasbourg, une série de conférences et de tables rondes auxquelles étaient conviés des universitaires, des enseignants, des politiques et le grand public, l'événement étant ouvert à tous.

Pour tous ceux qui sont intéressés par ces problématiques, les Actes de la Rencontre paraîtront prochainement.



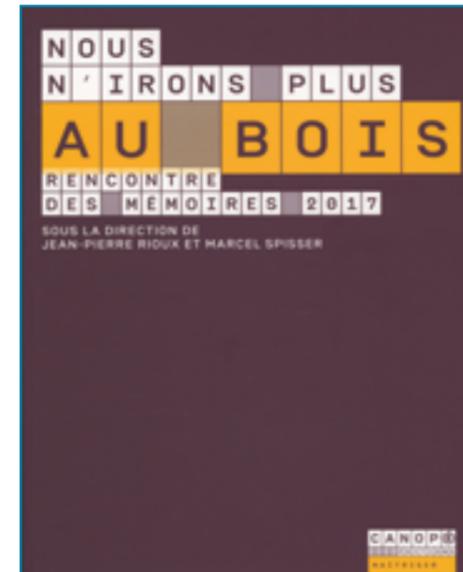
La séance d'ouverture a été co-présidée par Jean Rottner, président de la région Grand Est et l'historien Jean-Pierre Rioux, président de la commission scientifique.



Un auditoire captivé dans l'hémicycle de la Maison de la Région

Les actes de la Rencontre 2017 viennent de paraître chez Canopé

Extrait du sommaire →



13 - DES LAURIERS SONT COUPÉS

- 15 - L'économie morale à l'époque préindustrielle, Laurence Fontaine
- 23 - Mathieu de Dombasle, un Nancéen aux champs (1780-1830), Fabien Knittel
- 31 - La bonne chère du Grand Siècle, Florent Quellier
- 39 - A la campagne, le cinéma en famille, Odile Gozillon-Fronsacq
- 45 - Ville, village, seigneurie, paroisse, principauté, Georges Bischoff
- 53 - La politique de mémoire des régions, Richard Kleinschmager
- 57 - La commémoration d'hier à demain, Patrick Garcia
- 67 - L'entêtement généalogique, Martine Segalen

75 - L'ENTRE-DEUX ÂGES

- 77 - Le territoire, entre terroir et environnement, Jean-Pierre Rioux
- 85 - L'automobilisme désacralisé ?, Mathieu Flonneau
- 93 - Le village réinvesti, Jean-Marc Stébé, Richard Dupuis
- 101 - Corps d'hier, corps d'aujourd'hui, André Rauch
- 111 - Ressemblances familiales et travail du temps, Nicoletta Diasio
- 119 - L'allégeance au bonheur en France depuis 1945, Rémy Pawin
- 127 - La démocratie, la violence religieuse et le conflit des interprétations (France, 2015-2017), Denis Pelletier
- 135 - Suis-je ce que le passé a fait de moi ? Lycéennes et lycéens avec leurs enseignantes, Nathalie Schmitt-Wald, Edith Stroh-Weber
- 141 - Nous vivons dans un nouveau monde que nous n'aimons pas vraiment, Jean-Pierre Le Goff

www.livres.carrefour.fr/editeur/Canope+CRDP+Strasbourg

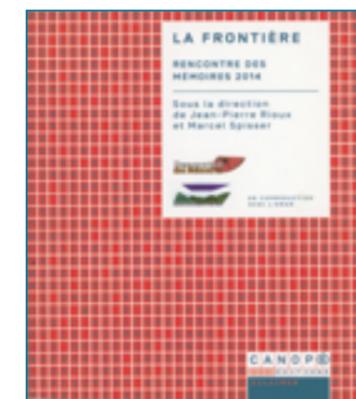
Voir aussi...



Violences et religions
Rencontre des mémoires de Strasbourg
Collectif sous la direction de Dominique Borne et Jean-Pierre Rioux
2010
Livre : Réf. 67084223 - 13 €



Se réconcilier avec le passé
Rencontre des mémoires de Strasbourg
Collectif sous la direction de Jean-Pierre Rioux et Marcel Spisser
2012
Livre : Réf. 67084005 - 15 €



La frontière
Rencontre des mémoires de Strasbourg
Collectif sous la direction de Jean-Pierre Rioux et Marcel Spisser
2014

Les rendez-vous de l'AMAM

Le Tyrol du sud

À STRASBOURG AU MICHEL PRÉSENTÉ PAR ROGER WILTZ :

► Une montagne déchirée pendant la Première Guerre mondiale

Il y a cent ans, le Tyrol du Sud, qui faisait jusqu'alors partie de l'Empire austro-hongrois, était annexé par le Royaume d'Italie à l'issue de la Première guerre mondiale.

Cet épisode de la paix toute fraîche se rappelle à notre mémoire à travers « Le testament d'une âme », un livre d'Udo Wiczorek et Manfred Bomm, traduit par Roger Wiltz. Ce livre raconte un épisode des premiers mois de la guerre au Tyrol du Sud, vécu par un jeune soldat autrichien au nom... Italien : Luigi Vincenzo Rossi surnommé « Vinz ».

Vinz n'était pas un « Malgré-nous » de l'armée impériale autrichienne. Il avait répondu sans hésiter à sa convocation sous les drapeaux pour aller résister à l'offensive des troupes italiennes qui, en mai 1915, avaient lancé l'attaque dans les montagnes des Dolomites.

Pourtant, le meilleur ami de Vinz, surnommé Josele, avait choisi lui, de s'enrôler dans l'armée du roi d'Italie. Ce qu'il a ensuite regretté.

Le drame de ces deux amis combattant dans des armées opposées est emblématique de cette partie du Tyrol, qui devait se dresser contre l'annexion et résister à l'italianisation – victorieusement, puisque le Tyrol du Sud est aujourd'hui une région autonome de la République italienne, dénommée officiellement Südtirol/Alto Adige (Haut-Adige) jouissant de larges pouvoirs, y compris législatifs. A tel point que si certains rêvent encore de retour à l'Autriche, les Sudtyroliens paraissent se sentir à l'aise dans le statut actuel qui leur permet de se sentir « chez eux ».

« Le testament d'une âme » est aussi l'histoire d'un jeune garçon de la région d'Ulm, Udo Wiczorek, qui, 80 ans plus tard, revit en rêve la tragédie de Vinz et Josele, ainsi que le prouvera l'enquête historique et scientifique menée par le journaliste Manfred Bomm. ■



Un jeune soldat a écrit une lettre avant de mourir dans une tranchée. Doc. remis

► Une petite histoire dans la grande

Pour illustrer cet épisode de la guerre du Tyrol du Sud, Roger Wiltz raconte le destin de Vinz, petit soldat autrichien de 20 ans.

Le destin de Vinz est tragiquement banal : 20 ans en 1914... Le déluge de feu et d'acier, les mitrailleuses qui crachent la mort... Vinz, gravement blessé ce 14 août 1915, resté seul dans la tranchée après la bataille, sait qu'il va mourir. Il rassemble ses dernières forces et écrit une lettre. Il recouvre la lettre d'une couche de cire pour la protéger des intempéries, l'enferme dans une boîte en fer blanc et cache la boîte derrière le mur de la tranchée.

La lettre sera retrouvée 82 ans plus tard par un jeune Allemand, Udo Wiczorek qui raconte cette étonnante aventure dans « Le Testament d'une âme », livre traduit par Roger Wiltz et publié chez Dervy. Le « Testament » raconte l'amitié de deux jeunes gens qui escaladent ensemble les

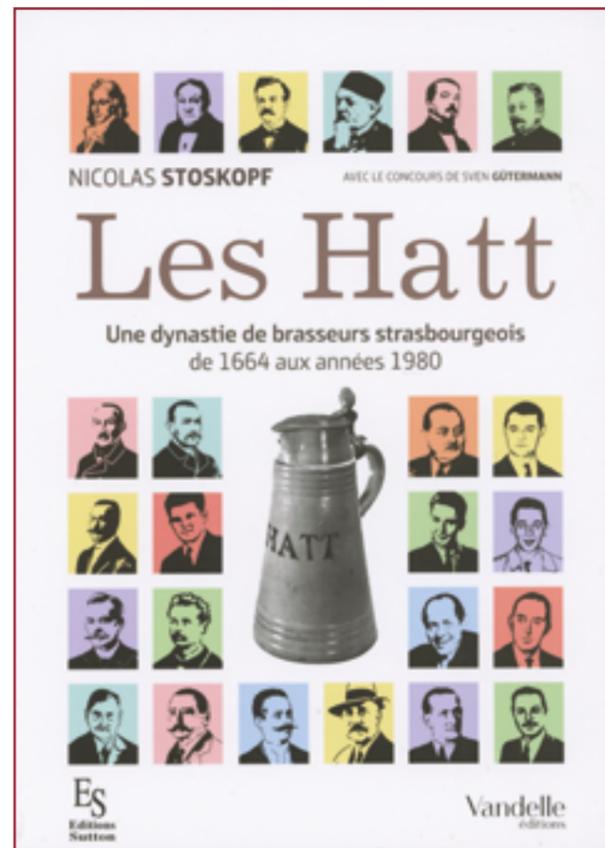
parois vertigineuses des Dolomites puis, lorsque la guerre éclate, se retrouvent face à face dans les tranchées. Vinz dans l'armée autrichienne, son ami Josele dans l'armée italienne.

Leur amitié déchirée symbolise l'histoire du Tyrol du Sud, terre autrichienne depuis des siècles, et qui a été annexée par le royaume d'Italie en 1918. C'était la vengeance des vainqueurs de la Grande Guerre contre l'Empire d'Autriche-Hongrie, responsable de la catastrophe par la déclaration de guerre à la Serbie, le 28 juillet, pour venger l'attentat de Sarajevo.

La population de culture germanique du Südtirol n'acceptera pas cette annexion et il faudra un siècle pour que la blessure se cicatrice et que, grâce à l'esprit fédéraliste italien et à la construction européenne, la région retrouve la paix. ■

Une dynastie de brasseurs

À STRASBOURG AU MICHEL PRÉSENTÉ PAR NICOLAS STOSKOPF :



Livre écrit par Nicolas Stoskopf paru aux éditions Vandelle.

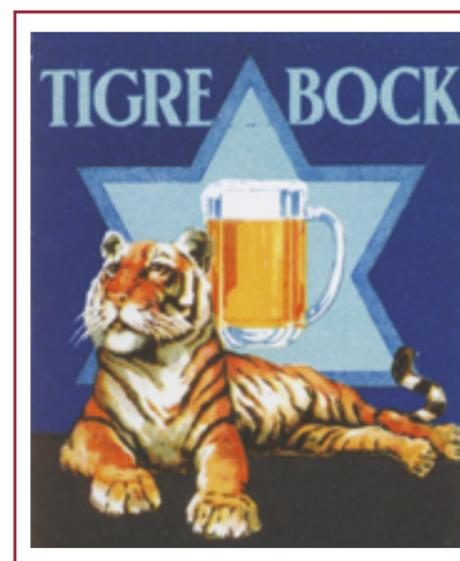
Trente-six brasseurs de la famille Hatt sur dix générations et plus de trois siècles, de 1664 à 1989, qui dit mieux ?

L'histoire brassicole des Hatt commence en 1664 à Strasbourg et emprunte rapidement des voies multiples qu'explore chaque génération. Elle se cristallise au XIX^{ème} siècle dans l'émergence d'une compétition entre deux branches concurrentes, à la tête des brasseries de l'Espérance et de Kronenbourg. Celles-ci deviennent des entreprises leaders sur leurs marchés au XX^{ème} siècle, avant de passer sous le contrôle de Heineken et de Carlsberg.

Avec les Hatt, on passe de la petite échoppe à la grande entreprise mondialisée, on suit une famille dans son adaptation continue au monde moderne, aux goûts et à la demande de sa clientèle. On parcourt aussi trois siècles d'histoire de la bière d'Alsace et de ses brasseries, tout au long d'un récit qui s'appuie sur un rigoureux retour aux sources d'archives. ■

Nicolas Stoskopf, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Haute-Alsace a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire des entreprises et du patronat, notamment *Les Dynasties alsaciennes du XVII^{ème} siècle à nos jours* (Perrin, 2005, en collaboration avec Michel Hau)

Sven Gütermann, docteur en histoire de l'université de Freiburg est l'auteur de l'ouvrage sur l'humaniste Materne Hatten, ancêtre de la famille Hatt.



Une seule famille mais deux brasseries rivales : Kronenbourg et l'Espérance



Les rendez-vous de l'AMAM

LES CAFÉS DE MULHOUSE

LES CAFÉS D'HISTOIRE



Attention changement de lieu : Désormais c'est au salon de thé Tilvist, 23 rue de Moselle (Mulhouse).

► Jeudi 17 janvier 2019

Airon POLLINI, Maître de Conférences d'histoire de l'Antiquité grecque à l'Université de Haute-Alsace

LES DERNIÈRES ÉLECTIONS AU BRÉSIL ET LE PHÉNOMÈNE BOLSONARO EN PERSPECTIVE : POPULISME OU NÉO-FASCISME ?

L'élection de J. Bolsonaro au Brésil a suscité beaucoup d'incompréhension dans le monde entier. Ses nombreuses affirmations évoquent des thèmes et des idées de l'extrême-droite, avec des propos misogynes, racistes, homophobes, mais aussi une apologie de la dictature militaire (1964-1985) responsable de la torture et de l'assassinat d'opposants politiques. On s'interroge ainsi sur une sorte de contradiction entre le futur président et l'image des Brésiliens, connus pour leurs joueurs de football, leur musique, leur carnaval et le mythe de démocratie raciale au Brésil. Comment les Brésiliens, connus par leur caractère pacifique, ont-ils pu voter en grande majorité pour quelqu'un dont le symbole de campagne était un pistolet ? Pour comprendre ce phénomène récent, il est essentiel de revenir sur les principales étapes d'une « déliquescence » du Brésil contemporain dès

la réélection de l'ancienne présidente Dilma Rousseff en 2014, destituée en 2016. On assiste alors à une escalade de tensions économiques, sociales et morales, résultant en une exaspération généralisée, terrain fertile pour les discours d'un prétendu « sauveur ». Peut-on répondre à la question de savoir si J. Bolsonaro est un néo-fasciste ou un populiste ?

► Mardi 5 février 2019

Pierre RÉZEAU, Directeur de recherche honoraire au CNRS, linguiste et lexicographe, auteur et éditeur de nombreux dictionnaires consacrés à la langue française

LES MOTS DES POILUS. UN TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE

Les lettres et les carnets conservés de la Première Guerre mondiale constituent un patrimoine immense, d'une valeur inestimable à tous égards, y compris pour l'étude de la langue. Ils nous livrent les mots des Poilus dans les registres les plus divers : langue populaire, argot, mots des tranchées, mots des régions de France. On en prendra un aperçu à l'aide de nombreux exemples, choisis dans ces différents registres, qui dressent un tableau du français de cette époque et, pour une bonne part, de la nôtre.

► Vendredi 8 mars 2019

Mathieu DUBOIS, maître de conférences de l'Université catholique de l'ouest

D'UNE RÉVOLTE À L'AUTRE. UN HÉRITAGE INATTENDU DE MAI 68 : L'EURO ET LA CONTRAINTE BUDGÉTAIRE

Mai 68, aux origines des projets de monnaie européenne et de la politique de stabilité ? Cette thèse audacieuse propose une relecture de la contestation sociale au regard du renforcement de la compétition économique au sein du Marché commun à partir des années 1968. Mai 68 aurait ainsi été la première étape d'une série de contestations de la contrainte économique extérieure et du nouvel ordre économique et monétaire en cours d'élaboration en Europe. Les conséquences économiques de l'évènement auraient dans le même temps conduit à accélérer cette construction à travers le choix fondateur d'amorcer le processus d'Union économique et monétaire. ■

Un café d'histoire LES MOTS DES POILUS DE PIERRE RÉZEAU

EXTRAIT DU LIVRE

« Un tiot* mi à Georgette Palin » (MonpoixCatenoy, 78, 1915).

◆ Première attestation par rapport aux données du DRF (1983), qui relève le mot dans plusieurs régions, mais non dans l'Oise, indiquant d'ailleurs que « son caractère diatopique est peut-être moins marqué que son caractère familial ».

MIAOU onomatopée et n. m.
argot des tranchées
1. « (bruit de sifflement d'un obus) ». Emploi subst. m. « le "miaou" d'un obus [...] qui siffle au-dessus de nos têtes » (ReyParis, 70, 1915).

2. N. m. Synon. de *grenade* à fusil*. Voir ex. s.v. *mianleuse* (RoumiguièresLaguéprie, 115).

◆ Non retrouvé en ces sens dans les sources consultées.

MIAULE ou *miule* n. m. ou f.
argot militaire « hybride de fâche et de la jument ou du cheval et de l'ânesse, muet ».
« on a passé un triste Noël, mouillés jusqu'aux os et traîné les mianles par la bride toute la journée » (DuboulozAnthy, 160, 1915; mais « muet », 166); « je me décharge de mon barda sur les braves mianles » et « les mianles qui ont les reins solides » (MourlotParis, 415 et 417, 1918); « Quant au second sergent-major, sa marotte, ce sont ses mianles, ses conducteurs qui ne peuvent jamais partir en permission » (GodardMouchamps, 193, 1919); v. encore s.v. *vostarete* (GodardMouchamps, 1918).

◆ Attesté vers 1875-1880 (EsnaultArgots); 1896 (« L'admiration, dans cette marche périlleuse, va surtout aux muets de matériel [...] Si plus tard on élève un monument commémoratif de l'expédition, ce serait justice qu'on fasse figurer sur le socle un muet de bit. Ce sont ces braves "mianles" qui nous ont sauvés du désastre » H. Vermeren, *Un gendarme aux colonies. Madagascar-Indochine (1895-1907)*, éd. P. Vermeren, Paris, Albin Michel, 2003, 80. Emprunt à France. (la forme *miol* est attestée dep. 1520 à Millau); « un mianle désigne un "muet" dans toute les unités militaires qui se servent de cet animal: il s'agit d'un terme occitan du sud du Massif Central entré dans l'argot militaire » (G. Taullien, « Réflexions sur le français régional », dans *Les Français régionaux. Actes du colloque de Dijon, 18-20 novembre 1975*, éd. par G. Taverdet et G. Straka, Paris, Klincksieck, 1977, 11). — *Dictionnaire Argot 1918* inédit; Richard 1919; EsnaultArgots (= mot patois, non alpin, porté de Narbonne à Nîmes par les soldats, vers 1875-1880); DucMare 1990 n. f.; *Maori* 1996 « muet »; ALMC 482; ALLy 312* (quelques points); Ø Rob; TLF (simple renvoi à EsnaultArgots); FEW 6/3, 211b, *argot*.

MIAULÉE n. f.
« sifflement, mianlement (d'une balle d'arme à feu) ».
« les mianlées de balles » (JacquesVarennesA, 180, 1915).

◆ Non retrouvé dans les sources consultées, y compris FEW 6/2, 67a, *MIAU*.

MIAULOUSE n. f.
argot des tranchées. Synon. de *grenade* à fusil*. Dans un commentaire métalinguistique incident.
« Les Allemands répondent à notre bombardement par des grenades* à fusil, ce qu'on appelle des "mianleuses" ou des "mianons"* à cause du bruit particulier qu'elles produisent dans l'air » (RoumiguièresLaguéprie, septembre 1915, dans *PoilusMidi*, 218).

◆ Non retrouvé dans les sources consultées, y compris FEW 6/2, 66b, *MIAU*.

MIC n. m.
argot fam. « ami, chéri ».
« Adieu Mic / quelle poutous* » (ArmengaudMirepoix, 19, 1914); « mon mic tu vois savoir exactement quand je t'arriverai du languais [v. languais] beaucoup de me revoir et pègre mic [l'impatience aussi] » (ArmengaudMirepoix, 71, 1914); v. encore s.v. *posait* (ArmengaudMirepoix, 1914).

◆ Transfert de l'occitan, employé ici comme terme d'adresse à une femme. — Aj. à FEW 24, 450a, *AMICUS*.

MICHE adj.
pop. « prétendument élégant ».
« nous pointaitons au milieu de types loin d'être chics, très miches, gauchards et hâbleurs » (BaliagueSolre, 83, 1915); « Tu diras peut-être que je deviens "miche", comme disait Georges, mais je suis obligé de me tenir à peu près à côté de collègues* » (MarquandAubenas, 146, 1916); « T'avais des ficelles d'or aux manches, / T'avais des écussons brodés / sur tes fringues en satin porvénche; / j'étais miche » (PéardParis, 281, 1917; poème de l'auteur, intitulé *Soliloque du Poilu*).

◆ Variante de *miche**. — Ø Rob; TLF; FEW 6/2, 78a, *MICHAEL*.

MICHEE adj.
pop. « chic ».

Directeur de recherche honoraire au CNRS, Pierre Rézeau est auteur ou éditeur de nombreux dictionnaires consacrés à la langue française et à son histoire.

Il a notamment collaboré au *Trésor de la Langue Française* et réalisé le *Dictionnaire des régionalismes de France*.

Entre 3,5 et 4 millions de lettres par jour ont été adressées aux soldats pendant la Première Guerre mondiale, tandis que de leur côté, les soldats envoient 1,8 million de lettres ou cartes quotidiennes. Les correspondances et les carnets laissés par les Poilus et leurs familles constituent un gisement inépuisable, particulièrement précieux pour la connaissance du français au début du 20^{ème} siècle. ■

FOCUS SUR UNE DÉFINITION

MIAOU onomatopée et n. m.
argot des tranchées
1. « (bruit de sifflement d'un obus) ». Emploi subst. m. « le "miaou" d'un obus [...] qui siffle au-dessus de nos têtes » (ReyParis, 70, 1915).

2. N. m. Synon. de *grenade* à fusil*. Voir ex. s.v. *mianleuse* (RoumiguièresLaguéprie, 115).

◆ Non retrouvé en ces sens dans les sources consultées.

Souvent écrits dans des conditions extrêmes, ces textes témoignent de la langue de cette époque dans ses diverses composantes : populaire, argotique, militaire, régionale, familiale.

Sans prétendre à l'exhaustivité, cet inventaire reposant sur la lecture de quelques 100 000 lettres nous fait découvrir à travers plus de 15 000 contextes les mots des Poilus avant qu'ils n'aient « fondu dans une absence épaisse ». ■

Le rallye de l'AMAM 2018

La ville de Phalsbourg fut fondée par George Jean de Veldenz, comte palatin du Rhin, comte de la Petite Pierre.



En 1584 il vend sa ville au duc de Lorraine.



Mais en 1661 elle fut annexée par les Français et dès 1679, Vauban s'occupa de choses sérieuses.



Sous la révolution et l'Empire, Phalsbourg devint « la pépinière des braves » dont le symbole est le général Mouton.

« Mon Mouton est un lion »

Pour ce 13^e rallye de l'AMAM, il nous fallait sortir des sentiers battus et tenter l'aventure de la Lorraine pour dépasser cette frontière mentale à l'heure où tant de murs s'érigent et tant de frontières se redessinent.

George Jean de Veldenz, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, comte de Veldenz et comte de la Petite Pierre, surnommé Jerrihans, nous a permis de trouver le lien avec la Moselle. En effet, grâce à son épouse, la fille du roi de Suède Gustav Wasa I^{er}, le comte de la Petite Pierre a eu les moyens de créer la ville de Phalsbourg.

Il est 8h30, la Petite Pierre s'éveille, le soleil est de la partie à la grande joie des organisateurs. Quel plaisir de retrouver les fidèles du rallye, quelle joie d'accueillir de petits nouveaux.

La première étape parvapétricienne a été l'occasion de déambuler dans la « Staedtel », de faire un voyage dans le temps en croisant au passage Jerrihans, Vauban ou René Char, et de comprendre pourquoi ce dernier a tant été séduit par cet endroit.

À priori, rien ne donne l'envie de s'arrêter à Phalsbourg, notre deuxième étape, une ancienne ville de garnison, qui de loin paraît austère. Détrompez-vous ! C'est une ville forte d'un passé riche, mais aussi victime de sa situation de frontière, meurtrie par trois sièges. Erckmann et Chatrian sont indissociables de la ville et la statue du maréchal Mouton, qui trône au centre de la place principale de la ville, nous rappelle qu'elle a aussi été « la cité des braves ».

Pour la pause méridienne, une invitation au voyage dans la gare du Petit train d'Abreschviller. L'ambiance est détendue, conviviale, nos traditionnels jeux participent à la légèreté du moment. Les participants sortent crayons, feutres, règle et gomme pour réaliser le futur logo de l'AMAM. Plus de frontière, nous sommes en pays mosellan et heureux d'y être.

La seule ombre au tableau, l'accueil procédurier de nos amis mosellans, responsables de la gare, hermétiques à nos explications. Toutes les frontières ne sont pas encore tombées mais l'ambition intra-régionale de notre rallye reste intacte et nous comptons bien renouveler l'expérience.

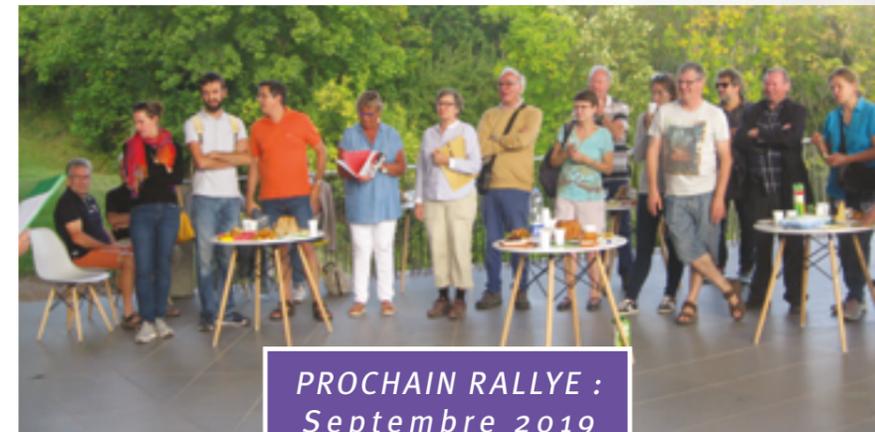
La journée s'est terminée en douceur au Mémorial autour d'un verre de l'amitié et la proclamation des résultats. Une fois encore, tout s'est joué dans un mouchoir de poche.

Un grand merci à tous les participants qui ont joué le jeu du rallye dans la bonne humeur. De beaux moments d'échanges et de partage, une belle parenthèse qui donne

l'envie aux organisateurs de se projeter dans de nouvelles aventures.

Je ne peux terminer sans évoquer ceux qui ne sont plus là, Eugène, Jean-Paul et Claude, mais qui sont tellement présents dans nos pensées. ■

Mireille Biret

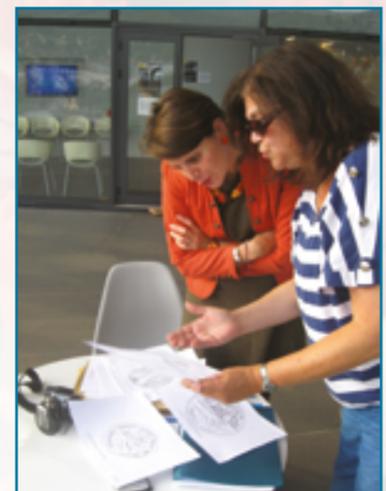


PROCHAIN RALLYE :
Septembre 2019
INSCRIPTIONS :

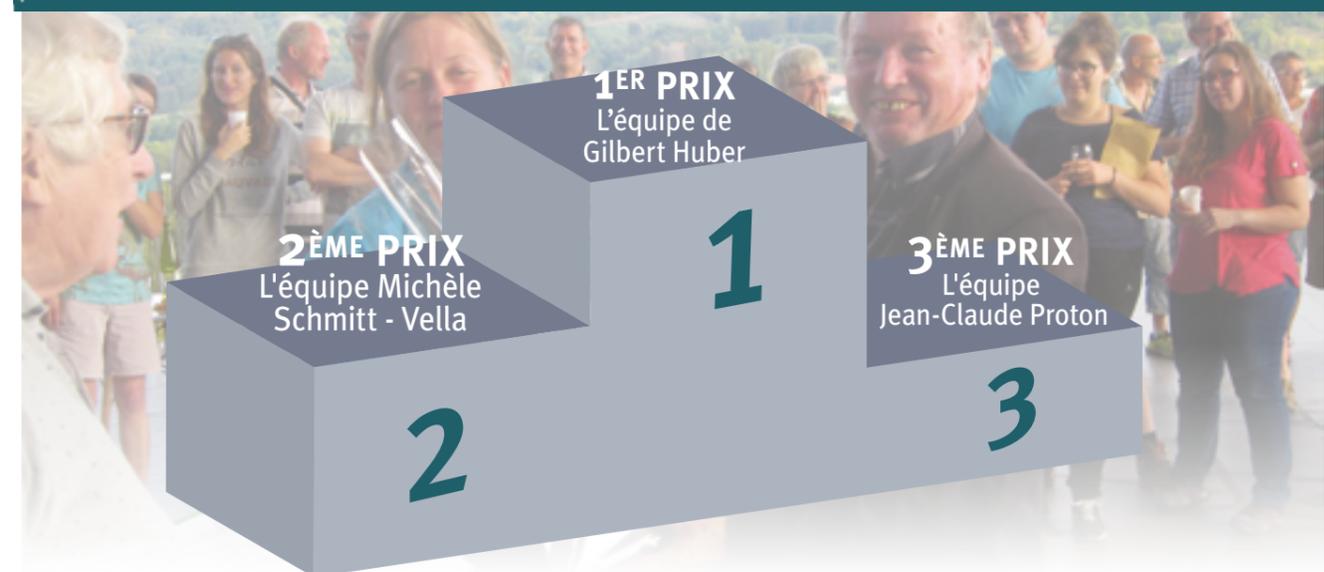
Marcel Spisser
03 88 34 75 42
catherinespisser@aol.com

ou

Mireille Biret
06 64 77 68 64
mbiret@club-internet.fr



LE PALMARÈS



La bande-dessinée pour le CNRD* 2018-2019

*CNRD : Concours national de la résistance et de la déportation.

Répressions et déportations en France et en Europe. 1939-1945

Comme chaque année, le Mémorial Alsace Moselle, en collaboration avec le CERD-Struthof, a organisé une journée de formation au concours national de la Résistance et de la Déportation. Elle a eu lieu le 15 janvier 2019 à l'hôtel du département à Strasbourg. Une centaine de collégiens et de lycéens accompagnés de leurs professeurs et souhaitant participer au concours y ont assisté dans le but de comprendre le sujet de cette année (« Répressions et déportations en France et en Europe. 1939-1945. Espaces et Histoire ») et de développer des pistes pour leur recherche.

La journée a été rythmée par diverses activités :

- Rencontre avec Didier Zuili, auteur-illustrateur de la BD *Varsovie*, *Varsovie* avec une intervention de l'auteur sur le thème « Comment passer de la Grande Histoire à la petite ? » et ensuite comment construire une bande dessinée, comment transmettre le message. Cela a

permis aux élèves de découvrir un nouveau support pouvant être utilisé dans le cadre du concours.

- Des ateliers pédagogiques animés par des médiateurs du Mémorial et du CERD autour de parcours de victimes du nazisme, à partir de planches de bandes dessinées « Anne Franck », « Ma guerre », « La révolte des terres » et « Magneto ».
- Un point historique sur les répressions et les déportations en Alsace-Moselle.
- Les témoignages de M. Villemin, Mme Jérôme et Mme Benoît dont les familles ont été victimes de la répression nazie dans la Vallée du Rabodeau.

Les élèves étaient curieux et motivés. Ils ont montré un réel intérêt pour la transmission et pour l'entretien de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. L'équipe du Mémorial Alsace-Moselle espère revoir les participants très prochainement, mais cette fois, en tant que lauréat du concours ! ■

Di Mauro Swing : concert de Jazz Manouche

Pour la première fois cette année, le Mémorial s'associe à l'association Indigo Moonsshine et accueillera le 4 juillet prochain à 18h, un concert de Jazz manouche, en ouverture du Festival de Jazz and Blues de Poutay.

Par les liens entre le jazz manouche et la thématique du mémorial, c'est le groupe Di Mauro Swing qui a été invité.

Cinq musiciens passionnés de jazz manouche qui font vibrer et swinguer le public. Avec eux, on plonge dans un monde fait de partage, de tolérance et de bonheur où seul le plaisir de jouer

ensemble est important.

S'inspirant de leurs vies, de leurs découvertes, ils font vivre la musique manouche de manière franche, poétique, passionnée et lui donnent un parfum inédit, inspiré de courants musicaux actuels.

Longtemps réservé à un public ciblé, le jazz manouche s'est démocratisé et séduit de plus en plus d'aficionados. Des morceaux du maître Django Reinhardt, des standards de jazz et des compositions servis par des musiciens débridés et inspirés.

- Francky Reinhard guitare solo

- Perry Lamielle contrebasse et chant
- Jessy Heilig guitare rythmique
- Claude Loeffler guitare et chant
- Mathias Hecklen-Obernesser violon

L'association Indigo Moonshine à le plaisir de proposer ce concert dans le cadre de son festival Poutay Jazz & Blues en partenariat avec le Mémorial de Schirmeck.

Entrée libre dans la limite des places disponibles. ■

« 100 ans toute une histoire... de foot »

Après l'Assemblée générale de la Fédération Française de Football, le Stade de France pour le match France-Allemagne, l'exposition « 100 ans toute une histoire... de foot » a pu être présentée aux visiteurs au Mémorial jusqu'à la fin-janvier. Réalisée par nos équipes, elle a permis, dans le cadre du centenaire de l'Armistice de 1918, de faire découvrir la place méconnue du football

dans le processus d'assimilation de l'Alsace à la France.

En lien avec la Ligue de Grand Est de football et le District d'Alsace, cette manifestation a été l'occasion d'organiser deux journées de visites avec les Anciens du District. Malgré la fin de cette exposition dans nos murs, son histoire n'est pas encore achevée et elle devrait continuer de sinuer les routes alsaciennes. ■

28-29 SEPTEMBRE 2019

Les auteurs de la BD « Le voyage de Marcel Grob » seront au Mémorial.



Le destin tragique de Marcel Grob, jeune Alsacien de 18 ans, enrôlé de force en juin 1944 dans la Waffen-SS. Philippe Collin et Sébastien Goethals se fondent sur l'histoire vraie d'un de ces « Malgré-nous » pour raconter comment et dans quelles conditions ces jeunes Alsaciens furent incorporés et durent combattre dans la SS. Un dossier historique de Christian Ingrao complète cette BD.

11 octobre 2009. Marcel Grob, un vieil homme de 83 ans, se retrouve devant un juge qui l'interroge sur sa vie. Et plus particulièrement sur le 28 juin

1944, jour où ce jeune Alsacien rejoint la Waffen-SS et est intégré dans la 16^{ème} division Reichsführer, trois mois après le débarquement allié en Normandie. Marcel se rappelle avec émotion ce jour fatidique où, comme 10 000 de ses camarades alsaciens, il fut embrigadé de force dans la SS. Non, il n'était pas volontaire pour se battre mais il n'avait pas le choix, il était pris au piège. Mais pour le juge qui instruit son affaire, il va falloir convaincre le tribunal qu'il n'a pas été

un criminel nazi. Alors, Marcel Grob va devoir se replonger dans ses douloureux souvenirs, ceux d'un « Malgré-nous », kidnappé en 1944, forcé d'aller combattre en Italie, au sein d'une des plus sinistres division SS. Un voyage qui l'amènera à Marzabotto, au bout de l'enfer...

Le programme complet de ces journées paraîtra ultérieurement.

La BD *Le voyage de Marcel Grob* est en vente au prix de 24 euros à la boutique du Mémorial. ■

Paix sur le Rhin, une expo à découvrir cet avril au Mémorial

A compter du 20 avril, le Mémorial accueillera l'exposition « Les Alsaciens 1918-1925, Paix sur le Rhin ? ». Cette exposition conçue et réalisée par les Archives départementales du Bas-Rhin nous est prêtée dans son format itinérant jusqu'au début de l'été. Elle met en lumière le malaise né de décisions administratives de réintégration de la nationalité française, la difficulté du retour à la France pour les Alsaciens et l'attachement quasi viscéral d'une population à sa culture.

La dessinatrice Anne Teuf a illustré le discours scientifique par ses dessins, presque grandeur nature.

Alors si vous n'aviez pas eu le temps de la découvrir...

Laure Diebold, Marie Hackin ?...

Deux noms anonymes pour ceux qui ne sont pas experts en termes de Résistance française. Femmes méconnues, mais pourtant héroïnes de l'Histoire contemporaines françaises ; l'équipe du Mémorial prépare actuellement une exposition sur ces deux Compagnons de la Libération. Fin du mystère fin 2019-début 2020 !



Un travail mémoriel remarquable au collège Herrade de Landsberg de Rosheim



Il existe dans notre Académie de nombreux établissements scolaires où des équipes pédagogiques hors pair accomplissent un travail de mémoire exemplaire qui gagnerait à être connu. C'est le cas du collège Herrade de Landsberg où un trio de professeurs - Frédéric Lepienne, Nathalie Kieffer et Christine Lehmann - dans une démarche citoyenne, font entrer leurs élèves dans l'Histoire en partant du vécu de leur village, comme le recommandait le doyen Dominique Borne lors de la Rencontre des Mémoires de janvier dernier. Pour ne retenir que les travaux des deux dernières années, les élèves de 3^{ème} se sont successivement passionnés, en 2016-2017, pour une explication des noms de rues (rue de la Marne, Foch, Clémenceau, rue des déportés, place

du 26 novembre, rue de l'Europe etc.), puis en 2017-2018, pour une évocation de la vie de trois anciens combattants, enfants de la commune, morts pour la France : Joseph Witz (guerre 14-18), Joseph Herr (2^{ème} Guerre mondiale) et Charles Boff (guerre d'Indochine), destins tragiques qui témoignent de l'histoire particulièrement douloureuse des Alsaciens, ballotés entre deux pays autrefois ennemis et aujourd'hui en paix. La qualité de ces travaux a retenu l'attention des membres de l'Ordre National du Mérite qui leur a décerné le « Prix de l'éducation Citoyenne de la jeunesse ». à cette occasion, le 1^{er} décembre 2018 à l'hôtel Hilton de Strasbourg, le professeur Frédéric Lepienne a présenté les objectifs des travaux de son équipe :

Mesdames, Messieurs,
Chers élèves,

Conçus à l'occasion des célébrations du centenaire de la Première Guerre mondiale et en partenariat avec la ville de Rosheim, ces travaux menés avec les élèves et auxquels vous faites Mesdames et Messieurs l'honneur de remettre le « Prix de l'Éducation citoyenne pour la jeunesse » avaient un triple objectif, didactique, mémoriel et civique.

Comme l'on ne peut se souvenir que de ce que l'on connaît, notre premier objectif était d'enseigner l'histoire

à nos élèves en prenant pour cadre et témoin de celle-ci l'histoire de leur commune, l'histoire de leurs pères et donc aussi finalement leur propre histoire qu'ils ont été amenés à approfondir pour certains ou même découvrir pour beaucoup. C'est dans cet objectif qu'a été d'abord réalisée une exposition au collège sur les monuments aux morts des villages dont sont originaires nos élèves, donnant lieu à une rencontre entre ceux-ci et les maires puis rédigée une brochure des rues de Rosheim intitulée « Des collégiens racontent... Les rues de Rosheim des guerres à l'Europe » et enfin l'an dernier montée l'exposition « Les visages des guerres » présentée à la Médiathèque de la ville et qui retraçait les destins de



Le dévoilement de la plaque « Square du Souvenir » par Clara Thomas, sous-préfète de Saverne, en présence de la sénatrice Fabienne Keller (de profil). Photo compte Facebook du Souvenir Français, section de Molsheim.

trois rhosémiens morts lors des conflits du XX^{ème} siècle, et dans laquelle il s'agissait de montrer comment des hommes peuvent se comporter dans la guerre, et aussi de mettre en lumière l'histoire singulière de l'Alsace, ballottée longtemps entre deux pays, la France et l'Allemagne.

Notre second objectif était de transmettre une mémoire aux élèves, une mémoire qui participe de leur identité. Celle des guerres et de ses souffrances mais aussi celle de l'engagement d'hommes et de femmes au service de leur pays et de valeurs humanistes, celle aussi de la construction européenne née d'un désir de dépasser les conflits entre les pays. Transmettre cette mémoire aux élèves pour qu'ils en deviennent les dépositaires. C'est comme cela qu'ils ont pris l'initiative, en prolongement de leur travail sur les rues de Rosheim, de dénommer une place de la ville. Parmi les propositions accompagnées d'argumentaires qu'ils ont adressées au maire Monsieur Michel Herr, c'est le nom du « square du souvenir » que le conseil municipal a retenu. L'inauguration du square a eu lieu en février 2018 en présence de nombreuses personnalités : outre les membres du conseil municipal, étaient aussi présents Madame la sénatrice Fabienne Keller, Monsieur le député Laurent Furst, Monsieur le conseiller départemental Philippe Meyer, Madame Clara Thomas sous-préfet de Molsheim ainsi que des membres du Souvenir français et d'associations d'anciens combattants.

« Le passé continue de nous émouvoir même s'il est lointain » a écrit une élève à propos de l'exposition *Les Visages des Guerres* tandis qu'une autre ajoutait « Célébrer ses morts permet de montrer aux géné-

rations futures ce qu'il s'est passé pour qu'elles ne reproduisent pas les mêmes erreurs ». Ces travaux ne se voulaient pas uniquement des regards posés sur notre passé, mais ils avaient aussi vocation à être pour nos élèves une leçon pour aujourd'hui et pour demain et à les conduire en définitive à se poser la question « que faire de cette mémoire dont nous parlions à l'instant ? » Une réponse qu'ils peuvent apporter à cette question, c'est reconnaître précisément la valeur de nos valeurs républicaines dans ce temps où elles se trouvent parfois contestées, et les faire vivre dans leur vie et leurs relations aux autres. C'est ce qu'ils avaient probablement compris en suggérant en plus du mot « souvenir » pour dénommer la place du monument aux morts de Rosheim, ceux aussi de « Tolérance » et de « Fraternité » ou le nom de Léon Blum. Aussi espérons-nous avec ces travaux, et c'était notre troisième objectif, avoir contribué à l'éducation citoyenne de nos élèves.

Encore une fois, Mesdames et Messieurs les membres de l'association nationale de l'Ordre national du Mérite, permettez-nous de vous remercier et surtout permettez-nous de féliciter nos élèves car c'est par eux et pour eux que tout cela a été fait. ■

Frédéric LEPIENNE, professeur d'histoire-géographie au collège de Rosheim
Discours prononcé à l'occasion de la remise du « Prix de l'Éducation citoyenne de la jeunesse » par l'Association nationale des membres de l'Ordre national du Mérite aux élèves de 3^{ème} du collège Herrade de Landsberg de Rosheim.
Hôtel Hilton, Strasbourg, 1^{er} décembre 2018.

Un travail mémoriel remarquable au collège Herrade de Landsberg de Rosheim

Des guerres à l'Europe : une enquête sur les noms de rues de Rosheim.

Intitulé « les collégiens racontent : les rues de Rosheim » un petit livre de 36 noms.

L'enquête finalise une année de travail pour les 27 élèves de 3^{ème} C encadrés par leurs professeurs d'histoire-géographie Frédéric Lepienne et d'arts plastiques Nathalie Kieffer.

« L'idée était de montrer aux élèves l'emprise des conflits sur Rosheim, que cela soit plus concret pour eux », explique Frédéric Lepienne. « J'ai choisi les noms des rues et lieux qui avaient un lien avec le programme d'histoire, des conflits franco-allemands à l'Europe : Rosheim est très riche » dit-il.

Une manière inhabituelle d'appréhender l'histoire

Qu'ils s'orientent dans la voie professionnelle ou générale, tous les élèves de la classe ont apprécié ce travail collectif. Cette manière inhabituelle d'appréhender le programme d'histoire les a séduits. Rue de la Marne, Pierre Pflimlin, square du Kappelrodeck Waldum, place du 26 novembre ou rue des Déportés... n'ont plus de secret pour Marie, Jakub, Jules, Thomas ou Louis, ravis de présenter ce travail de mémoire.

« On a travaillé par petits groupes, que ce soit pour les recherches sur l'histoire liée au nom des rues, la rédaction des textes ou le travail de mise en page en arts plastiques » dit Jakub. « Et appris des tas de choses qui se sont passées à Rosheim », complète Marie.

Le résultat est là : un ouvrage de 36 pages, illustré de nombreuses photographies, de citations, complété de données chiffrées et du contexte historique. La mise en page est soignée : « On a choisi les couleurs des pages en fonction de l'époque : gris pour la fumée des canons de la guerre de 1870, brun pour la terre des tranchées, rouge comme le sang symbolisant les nombreuses pertes humaines de la seconde Guerre mondiale, et bleu pour les couleurs de l'Europe »

Laisser une trace de leur travail dans la ville

Des élèves pointilleux, pour lesquels chaque élément a son importance, comme les logos symbolisant chaque période d'histoire, qu'ils ont redessinés, ou la forme carrée retenue pour la présentation, « symbolisant la fracture de la guerre ». Ce projet a pu voir le jour grâce au soutien de la Ville de Rosheim et de l'association des Amis de Rosheim et tout particulièrement de son président Alphonse Troestler, maire honoraire et passionné d'histoire locale qui leur a transmis bon nombre de documents.

Dans une démarche citoyenne et afin de laisser une trace de leur travail dans la ville, ils ont l'opportunité de baptiser la place où se trouve le monument aux morts de Rosheim.

Parmi les quatre propositions qu'ils avaient argumentées, le conseil municipal a finalement choisi « le square du Souvenir ». « Leurs propositions de noms étaient très justes et pleines de sens » souligne leur professeur d'histoire. L'ouvrage est en dépôt-vente au Mag Presse à Rosheim, au prix de 5 euros.

Voir article des D.N.A du 30 juin 2017.



Une classe de 3^{ème} a pu échanger pendant plus d'une heure avec deux anciens Malgré-nous : Emile Roegel et Charles Helmbacher

Une exposition pour donner aux guerres une dimension plus humaine

Pendant l'année scolaire 2017-2018, l'équipe du collège Herrade de Landsberg a choisi avec l'aide de l'historien Alphonse Troestler, trois noms parmi les 159 figurant sur le monument aux morts de leur commune : Joseph Witz (soldat de la Première guerre mondiale dans l'armée allemande) Joseph Herr (un Malgré-nous pendant la 2^{ème} Guerre mondiale) et Charles Boof (victime de la guerre d'Indochine) pour mettre en lumière l'histoire singulière de l'Alsace.

Des lettres, des photos et autres objets liés à ces trois soldats ont été rassemblés pour constituer une exposition intitulée « Les visages des guerres » qui s'est tenue à la médiathèque de Rosheim du 12 au 30 juin, dans le cadre de l'année du centenaire du 11 novembre. Un travail qui les a occupés toute l'année, en lien avec leur professeur de français, Christine Lehmann. Sans doute aussi avec leurs enseignants d'arts plastiques et de musique. Une sortie au Mémorial de Schirmeck, une autre au Col du Linge ont eu lieu. Les élèves ont aussi eu pour mission d'imaginer le journal intime illustré de l'un de ces soldats, Joseph Herr, en se fondant sur ses lettres, mais aussi sur le témoignage de deux Malgré-nous venus raconter leur histoire au collège : Emile Roegel et Charles

Helmbacher, un des deux Malgré-nous de Rosheim encore en vie sur le 233 incorporés dans la Wehrmacht. Les deux hommes sont passés par le terrible camp de prisonniers de Tambov, en Russie.

« Notre oreiller, c'était nos souliers »

Leur récit a beaucoup touché les élèves ; lorsque la guerre a éclaté, ils avaient leur âge. « Au camp de Tambov, j'étais entre la vie et la mort. Quand il y avait le dégel, l'eau passait par le toit. La seule nourriture que l'on avait, c'était une miche de pain et de la soupe : de l'eau avec des feuilles de chou » leur raconte Emile Roegel, en brandissant sa gamelle, qu'il a conservée. « Notre oreiller, c'étaient nos souliers » révèle-t-il dans un silence respectueux.

À la fin de la rencontre, lorsque la sonnerie a retenti, les élèves n'ont manifesté aucun signe d'impatience. « Quel message aimeriez-vous nous faire passer ? » interroge une jeune fille. « N'ayez pas de haine. Je n'ai pas de haine à l'égard des Allemands », leur a répondu Emile Roegel. Sa parole résonnera sans doute longtemps auprès de ces jeunes. Peut-être subsistera-t-elle des années encore. Jusqu'à ce qu'eux-mêmes s'en fassent l'écho auprès de la génération suivante, devait conclure la journaliste Fanny Holveck dans les D.N.A du 5 novembre 2017.

Résumé du Mémoire de recherche de Geoffrey DIEBOLD (2016-2017) :

« Les engagés volontaires alsaciens dans la Wehrmacht et la Waffen SS (1940-1945) »

Sous la direction de Ségolène PLYER.

(Faculté des Sciences Historiques – Université de Strasbourg)

Sujet

Absents des ouvrages retraçant l'histoire de l'Occupation nazie de l'Alsace et oubliés de l'historiographie des combattants du Second conflit mondial, les engagés volontaires Alsaciens dans les unités militaires et paramilitaires allemandes amènent bien des questions. Combien étaient-ils ? Comment cela a-t-il été possible ? Comment ont-ils été sélectionnés et approchés par les autorités militaires ? Comment se sont-ils illustrés sur le front et surtout, qui étaient-ils ? Tant de questions auxquelles cette étude apporte des éléments de réponse.

Sources

Ce thème n'ayant que peu attiré les historiens, de longues recherches en archives ont été nécessaires. Ce sont à la fois des sources allemandes (provenant des autorités nazies) et des sources françaises d'après-guerre qui ont été utilisées. Le corpus se compose dans sa partie principale de dossiers relatifs aux procès d'épuration ayant eu lieu dans le Bas Rhin et se trouvant aux Archives Départementales. On y trouve de nombreuses informations concernant le comportement d'individus jugés suspects durant l'Annexion. Puis une deuxième partie est issue des archives du « Service pour le soutien des incorporés dans la Wehrmacht », mis en place par les autorités nazies à Strasbourg entre 1941 et 1944 ; qui se trouvent aux Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg. On y retrouve notamment des listes d'incorporés, dont des volontaires, relevant plusieurs centaines d'individus du Bas-Rhin comme du Haut-Rhin ; mais aussi des correspondances, des coupures de presse, des listes de soldats tombés au front... Divers autres dossiers tirés de ces deux fonds complètent également le corpus, tout comme quelques cartons tirés des Archives Départementales du Haut-Rhin à Colmar.

Trois fonds secondaires sont encore à mentionner. Un sondage a été réalisé dans le fonds de la Division des Archives des Victimes des Conflits Contemporains ou DAVCC, à Caen. Il comprend les dossiers des soldats fran-

çais ayant et n'ayant pas obtenu la mention « Mort pour la France ». 161 dossiers d'Alsaciens n'ayant pas obtenu cette mention car ils étaient volontaires ont été identifiés. Un autre sondage a été réalisé dans les archives de la Deutsche Dienststelle ou WAST ; le Bureau allemand des états de services (anciennement Bureau d'information de la Wehrmacht) à Berlin. Des documents personnels ou tirés des archives de l'ancienne Wehrmacht, des Waffen SS ou d'autres organisations militaires ou paramilitaires s'y trouvent. Enfin, il faut encore relever plusieurs affiches et brochures de propagande conservées notamment à la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg.

Méthode

En partant du chiffre annoncé par le Gauleiter Wagner en juin 1942, qui est resté comme celui de référence, à savoir 2100 volontaires alsaciens, et des quelques informations et hypothèses que nous livrent les très rares ouvrages mentionnant ces hommes, il a fallu retracer les événements qui leur ont permis d'endosser volontairement l'uniforme du Reich. Totalement inédite, une importante partie du mémoire s'arrête sur les volontaires en question. Sur leur carrière militaire d'abord ; de leurs motivations et leur engagement jusqu'à leur retour en France après la fin des hostilités, en passant par leur présence dans les unités et sur les différents fronts où combat le Reich. Puis il a fallu montrer combien ils ont été, au vu des découvertes faites lors des recherches en archives. Enfin grâce aux données récoltées, nous avons pu réaliser une étude sociologique et dresser un portrait des volontaires alsaciens.



Quelques éléments de réponse

Le Gauleiter Wagner se lance dès la fin de l'année 1940, suite aux directives données par Hitler, dans une campagne de germanisation et de nazification de la région. Pour lui un des seuls moyens efficace pouvant aider les Alsaciens à se sentir pleinement citoyens du Reich, est la mise en place du service militaire obligatoire pour tous les jeunes gens. Ce contexte va permettre au Gauleiter, après bien des négociations et des échanges avec le Haut-Commandement de la Wehrmacht (l'OKW), de mettre en place en octobre 1941 une première campagne de recrutement de volontaires, au profit de la Wehrmacht et de la Waffen SS. Se soldant par un échec, cette campagne est suivie d'une deuxième en février 1942 et d'une troisième en juillet de la même année, alors que le nombre d'hommes nécessaires aux armées du Reich combattant sur un front de plus en plus étendu, devient important. Appuyées par de nombreux vecteurs de la propagande nazie ces campagnes sont décevantes, les résultats sont bien en dessous des espérances de Wagner.

S'il a annoncé qu'ils furent 2100, nos recherches ont permis de retrouver 2428 volontaires dont 1442 pour la Wehrmacht et 871 pour les Waffen SS. L'Armée de terre est la première branche avec presque 1000 volontaires. En ce qui concerne les motivations des Alsaciens, deux tendances apparaissent : celle du volontariat que l'on peut qualifier de spontané et à l'opposé, celle du « volontariat » forcé. En effet nombreux et variés furent les éléments qui ont pu les pousser à s'engager, dès la fin de l'année 1940 pour quelques rares cas et jusqu'au début

de l'année 1945. Ces engagements s'opèrent essentiellement entre fin 1941 et fin 1942 (ils sont plus nombreux en 1942). Un autre point à souligner est la poursuite des engagements volontaires (en nombre moindre cependant), après la mise en place du décret d'incorporation de force en Alsace en août 1942. On les retrouve alors essentiellement dans la Heer où ils sont présents dans de nombreuses unités et plus particulièrement dans l'infanterie et l'artillerie, là où les besoins sont les plus grands. Pour la Waffen SS certaines divisions sont plus représentées comme la division Leibstandarte SS Adolf Hitler, la Das Reich ou encore la division Totenkopf. Envoyés sur les différents fronts où combat le Reich, c'est le front de l'Est qui revient le plus régulièrement et c'est également sur celui-ci que 79 d'entre eux perdirent la vie sur les 252 morts identifiés, le plus souvent lors des combats, mais aussi des suites d'une grave blessure ou d'une maladie. Enfin, que nous a appris notre étude sociologique ? Ces hommes sont majoritairement issus du Bas-Rhin, avec la région strasbourgeoise comme foyer principal. Dans le Haut-Rhin, leurs lieux d'origine sont plus variés. Relativement jeunes lors de leur engagement, une grande majorité est née dans la décennie 1920 et de ce fait, beaucoup ont fréquenté la Hitlerjugend. Ce jeune âge va de pair avec le fait qu'ils sont majoritairement non-mariés ou célibataires. Ils exercent des professions où le revenu est assez faible, l'agriculture en tête, mais les étudiants, lycéens et apprentis sont aussi bien représentés encore en lien avec leur âge. Originaires de familles dont on ne sait souvent que de maigres choses, il n'est cependant pas rare d'apprendre que d'autres membres de la famille, s'impliquent dans des organisations ou occupent des postes dans le Parti. ■



Une affiche omniprésente qui a eu très peu d'impact vu le faible nombre d'engagés volontaires.



RÉCONCILIATION : L'ADN DE L'EUROPE

Colloque du 13 octobre 2018 au Mémorial de Schirmeck et au Mont Ste Odile.

Dans le *Courrier du Mémorial* n°32, on trouve le compte-rendu du colloque qui s'est tenu le 13 octobre 2018 au Mémorial de Schirmeck et au Mont Ste Odile sur le thème « Réconciliation : l'ADN de l'Europe ». Faute de place nous n'avons pu publier l'importante contribution d'Etienne François, l'un des meilleurs spécialistes actuels des relations franco-allemandes. Nous y revenons donc aujourd'hui avec son exposé articulé autour de cinq questions.

1) Pourquoi les Allemands de l'Ouest se sont-ils engagés si fortement dans une dynamique de réconciliation après la fin de la seconde guerre? Parce que beaucoup d'entre eux, même s'ils n'avaient pas été partisans du nazisme, savaient très bien quel mal l'Allemagne avait fait aux autres pays européens (ce qu'ont prouvé aussi bien les procès de Nuremberg que les premiers procès au début des années 1960 contre les « Einsatzgruppen » et les responsables des camps de concentration — et que savaient beaucoup d'Allemands qui avaient participé à la guerre, même s'ils n'aimaient pas en parler), et donc qu'il fallait qu'elle reconnaisse sa responsabilité et en tire les conséquences, par exemple en indemnisant les victimes (cf. entre autres l'engagement très fort de Konrad Adenauer en faveur d'Israël, ses liens avec Ben Gourion) et en se réconciliant avec les anciens adversaires ; parce que l'ambition première d'Adenauer et de la majorité qui le soutenait était d'intégrer l'Allemagne (de l'Ouest) dans la communauté internationale en prouvant que l'Allemagne nouvelle était démocratique, lucide, responsable et occidentale, tout en faisant en sorte, dès les débuts de la guerre froide (et grâce à elle) qu'elle soit membre d'une communauté transatlantique qui assurerait sa protection (OTAN) et empêcherait les Allemands de se laisser de nouveau tenter par le nationalisme. Les acteurs de cette dynamique de réconciliation ne relèvent pas seulement de la classe politique (avant tout soucieuse de défendre les intérêts de la RFA), mais aussi de la société civile — avec un engagement particulièrement fort des chrétiens.

2) La dynamique de réconciliation après 1945 ne s'est pas limitée à l'Europe occidentale (et plus spécialement à la réconciliation franco-allemande toujours présentée comme exemplaire); elle concerne aussi l'Europe centrale et orientale - qui a eu infiniment plus à souffrir de la seconde guerre et de la violence nazie que l'Europe occidentale. Deux exemples : la lettre quasi prophétique envoyée par l'épiscopat polonais à l'épiscopat allemand en 1962 et qui avait pour titre : « Nous vous pardonnons et nous demandons pardon » (lettre si extraordinaire que l'épiscopat allemand n'a pas été capable de répondre au même niveau) ; la « Ostpolitik » menée par la RFA à partir de 1969 (comme conséquence à la fois de la construction du mur de Berlin en 1962 et du changement de majorité à Bonn, avec la relève prise par la SPD) — dont l'expression symbolique la plus visible est en 1970 l'agenouillement de Willy Brandt devant le monument à la mémoire et à la gloire des insurgés juifs de Varsovie en 1943.

3) S'il est vrai que du côté français la réconciliation avec l'Allemagne (de l'Ouest) a été soutenue aussi bien par de larges secteurs de l'opinion publique que de la classe politique, elle ne fut jamais totalement consensuelle : les communistes donnèrent la préférence à l'Allemagne de l'Est qu'ils estimaient plus profondément dénazifiée que l'Allemagne occidentale ; plusieurs victimes des persécutions nazies ont refusé tout pardon (ainsi le philosophe d'origine juive Vladimir Jankélévitch en France) ; dans d'autres pays, enfin, à commencer par les Pays-Bas, la haine de l'Allemagne est restée longtemps majoritaire.

4) La dynamique de réconciliation européenne a redémarré à plus large échelle après l'effondrement du bloc soviétique. Un effondrement auquel les Polonais (y compris Jean-Paul II) ont pris une part essentielle et à la suite duquel plusieurs leaders de pays est-européens se sont engagés fortement pour une réconciliation avec l'Allemagne, l'exemple le plus impressionnant étant celui de Vaclav Havel qui a demandé pardon aux Allemands pour l'expulsion des Allemands sudètes après 1945. Cette dynamique réconciliatrice a beaucoup opéré, mais il reste encore à faire, à preuve le fait que dans de nombreux pays d'Europe centrale et orientale nombreux sont ceux qui pensent (non sans raison) qu'ils n'ont pas été véritablement reconnus par l'Europe occidentale.

5) Pour l'avenir, je suis convaincu qu'il serait important que les habitants des pays européens prennent davantage conscience du fait que la diversité est constitutive de l'identité européenne — et donc s'intéressent davantage aux autres pays et reconnaissent/acceptent leur spécificité. Important également que l'on soit davantage conscient du fait que l'Europe ne se réduit ni à la zone Euro, ni non plus à l'Union Européenne. Une majorité de Britanniques a certes voté pour le Brexit, mais cela ne change rien au fait que les Britanniques sont tout autant européens que les Français, les Allemands ou les Hongrois. De la même manière l'ensemble des pays des Balkans appartient à

l'Europe (au sens large du terme), et l'on pourrait en dire autant de l'Ukraine, de la Biélorussie — et à un moindre degré de la Russie et de la Turquie. Il serait enfin essentiel que nous prenions davantage conscience du fait que l'Europe se doit d'être un ensemble responsable au niveau mondial. D'où la nécessité d'avoir une Europe protectrice et solidaire, tout autant qu'une Europe capable de se défendre par elle-même — et donc de s'affirmer d'égal à égal face à la Chine et aux Etats-Unis. ■

Etienne François
Professeur émérite d'Histoire à l'Université Paris-I
et à l'Université Libre de Berlin



Le chancelier ouest-allemand Willy Brandt devant le mémorial des Combattants du ghetto de Varsovie (1970).



A l'occasion du 40^{ème} anniversaire de la signature du traité de l'Elysée, 500 lycéens français et allemands se sont réunis à Berlin pour débattre de l'avenir des relations franco-allemandes. C'est à l'occasion de cette réunion que les lycéens, notamment ceux des sections Abibac, ont réclamé avec une certaine véhémence la réalisation d'un manuel d'histoire commun (donc mêmes programmes et mêmes objectifs pédagogiques) pour les lycéens français et allemands. Et, oh surprise ! Le président Jacques Chirac et le chancelier Gerhart Schröder, tous les deux présents à cette réunion, s'engagèrent à faire réaliser ce manuel d'histoire franco-allemand. Ils tinrent parole. Etienne François et Marcel Spisser furent désignés pour faire partie du comité de pilotage de cette réalisation.

Les Allemands ont su tirer les leçons du passé

Le souvenir que la France garde du 6 juin 1944 est différent de celui de l'Allemagne et pourtant, ce souvenir a fait naître chez les uns et les autres le même sentiment : nous sommes convaincus que nous voulons la paix. Nous, Allemands, savons qui sont les auteurs criminels de la guerre. Nous sommes conscients de notre responsabilité face à l'Histoire et nous l'assumons. [...]

Les cimetières militaires et les cicatrices des deux guerres mondiales imposent un devoir de chaque instant à tous les peuples européens et en particulier au peuple allemand, le devoir de s'opposer au racisme, à l'antisémitisme et aux idéologies totalitaires. Les objectifs démocratiques auxquels nous aspirons sont la liberté, la justice et une vie digne pour tous, dans la paix, sans haine religieuse, sans arrogance nationale ni aveuglement politique. [...]

Préserver ces objectifs a été et reste la mission que nous dicte le 6 juin 1944. L'Europe a tiré les leçons du passé et je tiens à dire que nous, Allemands, nous les acceptons dans toute leur réalité. [...]

Discours de Gerhard Schröder, chancelier allemand, au mémorial de Caen, à l'occasion du 60^{ème} anniversaire du débarquement de Normandie, 6 juin 2004.

Les étudiants norvégiens de Cernay, 1943-44



Introduction

Le texte qui suit évoque l'épisode, peu connu en Alsace, de centaines d'étudiants norvégiens internés à Cernay (*Sennheim* en allemand) en 1943-44, à la suite d'une grande rafle à l'université d'Oslo. En Norvège on nomme cet événement *Tysklandsstudentene* (Les étudiants d'Allemagne). Il semble que le seul ouvrage en France qui l'évoque soit le livre [M] d'Henri Mounine sur les SS de Cernay ; cet ouvrage ne consacre qu'une demi-page (sur 500) à ces « malgré eux » et, qui plus est, dans un chapitre consacré aux volontaires norvégiens, ce que ces étudiants n'étaient précisément pas. Puissent les lignes qui suivent faire connaître l'histoire inédite de ces jeunes envoyés en Allemagne contre leur gré en 1943 et 1944.

Rappelons le contexte historique. Le 9 avril 1940 l'Allemagne nazie envahissait le Danemark et la Norvège après une période incertaine où l'enjeu majeur était, pour les Allemands, de garantir l'accessibilité des ports norvégiens pour l'approvisionnement en minerai de fer suédois et, pour les Alliés, de bloquer l'accès à ces ports. Une situation rendue plus complexe encore par l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique le 30 novembre 1939 et la signature du traité de paix de Moscou le 12 mars 1940. Au départ Hitler privilégiait la neutralité de la Norvège car elle n'interdisait pas le libre accès aux ports de sa marine marchande. Il se laisse finalement convaincre, notamment par le grand-amiral Erich Raeder, mais aussi par Vidkun Quisling, chef du parti fasciste norvégien *Nasjonal Samling*¹ (abréviation NS), de préparer l'invasion. Quisling, ancien ministre de la défense, assure Hitler - qui pourtant en doute - de la pleine coopération du gouvernement norvégien dans la perspective d'une occupation. Suite à l'incident de l'*Altmark*² Hitler charge en février 1940 Nikolaus von Falkenhorst de planifier l'invasion. Le 9 avril 1940 au petit matin, les Allemands envahissent la Norvège en

six points stratégiques, déclenchant la Campagne de Norvège durant laquelle ils affronteront l'armée norvégienne et les Alliés jusqu'à la retraite de ces derniers le 10 juin 1940. À l'entrée des Allemands en Norvège, la résistance des forces norvégiennes dans le fjord d'Oslo inflige de lourdes pertes aux Allemands, notamment celle de deux destroyers comme le célèbre *Blücher* qui coula avec à son bord l'essentiel du personnel administratif prévu pour l'occupation. Ces combats laissèrent le temps au roi Haakon VII et à son cabinet, accompagnés du Parlement (et du trésor national) de fuir la capitale, puis de gagner finalement le Royaume Uni à l'issue des combats. Malgré le coup d'État et l'autoproclamation de Quisling comme premier ministre de Norvège, son gouvernement sera déclaré illégal par le gouvernement légitime replié en Angleterre, où se reconstitueront la flotte et l'armée de l'air norvégiennes qui soutiendront les Alliés, et d'où le roi Haakon et son cabinet coordonneront les mouvements de résistance.

La résistance contre l'occupant s'organisa très vite dans le pays, notamment au sein de l'université d'Oslo où une infime minorité seulement des étudiants était favorable à l'occupation, la majorité s'y opposant par toutes sortes d'actions de résistance et de sabotage. En 1942, 1000 professeurs de lycée furent arrêtés et envoyés aux travaux forcés pour avoir refusé d'adhérer à l'« Union » des enseignants NS. Fin 1943, la situation était particulièrement tendue à l'université. Josef Terboven, le commissaire du *Reich* pour la Norvège, prit prétexte d'un début d'incendie (en fait une action de sabotage d'un groupe de résistants sans lien avec l'université) pour organiser le 30 novembre 1943 la rafle surprise de 1200 étudiants, dont la plupart furent envoyés, une partie d'abord à Buchenwald, l'autre directement à Cernay dans un *SS-Ausbildungslager*³ (camp de formation SS). L'idée des Allemands était de former ces étudiants pour constituer une future élite dirigeante de la Norvège, pays

considéré dans l'idéologie nazie comme le « berceau de la race aryenne ». Mais les étudiants norvégiens résistèrent à l'endoctrinement.⁴

La rafle du 30 novembre 1943



Juste après la rafle, 30 novembre 1943.
Collection Elsa Kvamme.

La situation s'était tendue dès 1940, quand lors de la fête nationale norvégienne du 17 mai de jeunes manifestants lancèrent des slogans anti-allemands devant un cinéma d'Oslo qui projetait des films de propagande nazie. Les occupants accusèrent les étudiants, tandis que le recteur de l'époque Didrik Arup Seip⁵ tenta de les convaincre que ces derniers n'y étaient pour rien. Il y eut des incidents récurrents les 17 mai des années suivantes. En septembre 1940, toutes les associations d'étudiants d'alors se réunirent, plus de 600 participants, toutes tendances politiques confondues à l'exception des étudiants NS qui en étaient exclus, et ils émirent des motions fortes contre l'occupation allemande, prenant en quelque sorte leurs responsabilités face à l'Histoire. (cf. [SF])⁶. Citons Erik Loe (cf. [L]), sur d'autres événements précédant la rafle :

« Deux à trois pour cent seulement des étudiants sympathisaient avec les Nazis et le 24 septembre 1940 éclata une bagarre entre différentes fractions étudiantes, qu'on appela la « rixe du caveau de l'Aula ». Des étudiants NS étaient arrivés en uniforme de la *Hird*⁷, se firent « tabas-

ser » et chasser par les autres. Ils cherchèrent alors du renfort et le tout dégénéra en une énorme bagarre. En réponse à une telle « provocation » Terboven plaça des membres de NS à la tête de tous les ministères, en particulier au ministère des cultes et de l'enseignement. Un front de glace s'établit alors pour maintenir les sympathisants NS à distance des autres étudiants. Les professeurs NS fraîchement nommés se retrouvaient souvent face à des classes vides. Il sembla que les esprits s'étaient un peu calmés, mais sous la surface ça fermentait. En automne 1943 la situation était extrêmement tendue, pour trois raisons. Premièrement, les tentatives des étudiants NS d'obliger tous les autres à adhérer à une soit-disant « Union ». Deuxièmement, le conflit sur les critères d'accès aux études de médecine, où il y avait de longues listes d'attente et de luttes pour l'admission, qui dépendait des notes. Mais les étudiants NS voulaient que ce soit désormais la carte du parti et l'engagement volontaire qui priment. Leur tentative d'introduire ces nouveaux critères se heurta à de violentes protestations et toute l'université se mobilisa dans cette bataille. Enfin, au milieu de cette agitation, Quisling entra en scène et montra ses muscles. En octobre il donna l'ordre d'arrêter 60 étudiants et 10 professeurs. Puis il y eut l'incendie de l'*Aula* le 28 novembre. Terboven ordonna le déclenchement d'une vaste rafle et la fermeture de l'université. »

Au matin du 30 novembre 1943, des rumeurs et des avertissements circulaient mais comme c'était assez fréquent, beaucoup ne les prirent pas au sérieux. Citons Ragnvald Stavik (cf. [Sta]) :

« J'avais néanmoins des doutes et décidai de rester dans ma chambre (...). Il s'avéra vite que l'avertissement était fondé et provenait du *Oberleutnant* allemand Theodor Steltzer⁸, par ailleurs un personnage intéressant. Pendant la guerre il était le plus important contact de *Hjemmefronten* (la résistance norvégienne) avec la résistance allemande. Steltzer, qui était protestant et profondément chrétien, connaissait d'avant-guerre l'évêque Berggrav⁹ et fut au cours de l'automne 1940 présenté à Arvid Brodersen¹⁰. Les deux se rencontrèrent 150 fois de façon illégale. Steltzer donnait des informations sur les opérations prévues à la fois contre les Juifs et contre les étudiants. Il fut en personne informé des projets d'attentat contre Hitler et prépara à cet effet un plan d'arrestation du *Reichskommissar* Terboven et de personnes à l'intérieur de la *Statspolitiet* (police d'état).

1 - Parti d'extrême-droite norvégien fondé en 1933.

2 - Le 16 février 1940 ce navire allemand se réfugia dans le fjord de Jøssing pour échapper à la marine britannique qui finalement l'aborde et libère des prisonniers. Les Allemands prirent prétexte de cet incident pour lancer leur offensive contre la Norvège qu'ils accusaient de ne pas être capable d'assurer sa neutralité. Jøssing devint chez les résistants un nom commun pour se désigner entre eux. Les étudiants de Cernay étaient des jøssinger dans l'âme.

3 - Situé dans l'institution Saint-André qui accueillait auparavant des personnes handicapées mentales.

4 - Le livre d'H. Mounine [M] ne consacre qu'une demi-page aux étudiants norvégiens, citant un ancien volontaire danois qui affirme à tort que beaucoup de ces étudiants se seraient finalement engagés volontairement. Les historiens affirment au contraire qu'aucun des étudiants déportés ne céda à l'endoctrinement (cf. [SF], 337).

5 - Il fut arrêté le 11 septembre par les Allemands et emprisonné, envoyé par la suite à Sachsenhausen où il parvint avec peine à survivre.

6 - L'excellente somme [SF] évoque d'ailleurs le cas de l'université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.

7 - Nom d'un groupe paramilitaire sur le modèle des Nazis.

8 - Politicien allemand (1885-1967), il fut membre du Cercle de Kreisau, un groupe de résistance allemand au nazisme, et s'impliqua en tant que tel lors de son stationnement en Norvège comme officier de transport de la Wehrmacht.

9 - Un évêque luthérien. En Scandinavie il y a des évêques à la tête de l'Église protestante, non séparée de l'État.

10 - Sociologue renommé (1904-1996), ancien résistant connu pour avoir durant la guerre établi des contacts avec des officiers de la Wehrmacht.

En août 1944 Steltzer fut arrêté pour son implication dans l'attentat du 20 juillet, mais il survécut et fut après la guerre *Ministerpräsident* du Schleswig-Holstein. »



Les étudiants norvégiens à Cernay, 1943-44.
Photographe inconnu.

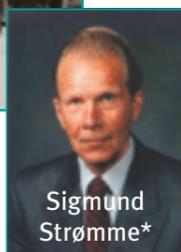
Citons une interview de Sigmund Strømme (cf. [Str]) : « Strømme se lève comme d'habitude de bonne heure. Originaire de Snåsa, ce fils de pasteur âgé de vingt ans poursuit des études d'anglais à l'université d'Oslo et pense avoir devant lui une journée tranquille dans la salle d'études. Au petit-déjeuner, dans le vieux foyer d'étudiants de *Underhaugsveien*, l'ambiance est cependant tendue. Des rumeurs circulent, selon lesquelles les Allemands préparent quelque chose. Depuis le début de l'Occupation, voilà plus de trois ans, beaucoup de gens ont été arrêtés et l'université a acquis la réputation d'être un nid de résistants. Strømme décide de plier bagage et de s'éloigner. Il rassemble en hâte ses livres et jette un œil par la fenêtre. Le bâtiment est encerclé par des soldats allemands, armes pointées vers les portes de sortie. Strømme ignore encore que ce qu'il voit là est le prélude à une captivité d'un an et demi... Aucun moyen de s'échapper. Il a juste le temps de prendre un pull avant qu'on ne lui ordonne de descendre l'escalier, de se rendre dans le jardin et de monter dans un camion. Celui-ci les conduit à l'*Aula* de l'université. Les Allemands n'ont pas fait les choses à moitié. Ils ont arrêté plus de mille étudiants, la salle est comble. Sur l'estrade, le *SS-Obergruppenführer* Wilhelm Rediess et le *Reichskommissar* Josef Terboven. La veille il y a

eu un début d'incendie dans l'*Aula*, et on suspecte les étudiants d'en être les auteurs. Les Nazis sont furieux : - J'étais assis tout devant. Si proche de l'estrade que les « postillons » de Rediess m'atteignaient au visage quand il hurlait qu'on devrait tous nous fusiller. Mais Rediess se montra magnanime : nous en étions quittes pour un transfert en Allemagne. (...) Après quelques heures d'attente et un discours tonitruant on nous ordonna de nous rendre au pas de course à la gare de *Vestbanen*. De là, un train nous transporta jusqu'à un camp à Stavern ¹¹. »

Le séjour à Stavern fut pour lui de courte durée. Une semaine plus tard arriva une liste de 250 noms. Strømme en faisait partie. Notons que cette opération fut une rafle à grande échelle. Les Allemands arrêterent les étudiants dans les salles de cours, les dortoirs, à leur domicile, en ville ou chez leurs parents, car ils avaient des listes de noms. Les étudiantes furent rapidement relâchées et renvoyées chez elles, tandis que les jeunes gens furent envoyés, en grande partie dans le camp de Stavern, et dans d'autres camps comme le camp de concentration de Berg près de Tønsberg. Un certain

nombre d'étudiants avaient participé à des actions de sabotage pour la Résistance et trouvaient, selon leurs témoignages, que c'était peut-être un moindre mal d'être arrêté du simple fait d'être étudiant... Dans les jours qui suivirent il y eut de nombreuses tractations et interventions, des interrogatoires aussi par un Dr. Ohm de la *Sipo* ¹², pour faire le tri et libérer certains étudiants : les sympathisants NS bien sûr, mais aussi les étudiants en médecine en fin d'études, sur intervention de l'Ordre des médecins (mais les Allemands furent inflexibles au sujet de ces derniers, ayant besoin de médecins en Allemagne). Environ 500 étudiants furent libérés au bout de quelques jours ¹³.

Il faut mentionner ici le fait que Terboven avait agi sans le feu vert de Berlin où Hitler (qui qualifia la rafle de *Schweinerei*) et Himmler étaient furieux de ce nouveau faux-pas de Terboven, évoqué par Goebbels dans son journal à la date des 5 et 6 décembre ; il y décrit d'ailleurs la politique de Terboven comme une « activité de bûcheron » (cf. [SF] p. 276, [HK] ¹⁴ p. 34-35). Berlin aurait sans doute annulé l'opération de Terboven, mais il y avait eu entre-temps des protestations immédiates, tant officielles du gouvernement suédois ¹⁵ que spontanées sous



Sigmund Strømme*

*Collection privée (années 1990)

11 - Petite ville portuaire à la sortie du fjord d'Oslo.

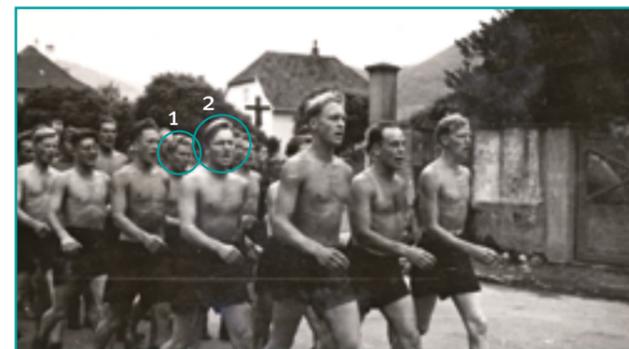
12 - Sicherheitspolizei.

13 - Au vu des réactions de l'opinion publique, mais aussi des capacités d'accueil en Allemagne (cf. [SF] p. 312).

14 - L'important ouvrage [HK] contient de nombreux témoignages et photos relatifs à cet épisode.

15 - Avec lequel les Allemands étaient en pleines négociations, dont on dit qu'elles échouèrent à la suite de cet événement.

forme de grandes manifestations d'étudiants en Suède et en Finlande. Hitler ne pouvait alors plus revenir sur ces arrestations sans perdre la face. On dit d'ailleurs que Himmler avait planifié de grandes campagnes d'enrôlement en Norvège, mais celles-ci furent très difficiles à mettre en œuvre tant le mécontentement de la population envers les Allemands fut renforcé par cette rafle.



1) : Sigmund Strømme 2) : Øyvind Flaatten, Cernay 1944.
Photo Hans Tveten. MUV680346, Université d'Oslo.

Un premier groupe de 291 étudiants fut déporté en Allemagne le 9 décembre 1943, à bord du bateau de prisonniers *Donau*, puis un deuxième groupe de 353 étudiants fut déporté le 7 janvier 1944. D'après les témoins, il semble que la sélection du premier groupe se soit faite sur des critères physiques de « pureté raciale ».

Strømme était du premier groupe : « L'alerte aux sous-marins retentit plusieurs fois, et on nous appela sur le pont d'où l'on pouvait distinguer des lumières le long de la côte de Suède, mais personne n'osa prendre le risque de se jeter à l'eau. Il faisait trop froid, nous n'avions aucune chance de nous en sortir. »

Le premier groupe de Cernay



Bjørn Gitlestad (2008)

Le *Donau* accoste à Stettin et les étudiants sont internés dans le *Arbeitserziehungslager* de Pölit, dans des conditions difficiles. Le commandant de ce camp les a marqués, citons Bjørn Gitlestad (cf. [G]) : « Le camp était entouré de barbelés. De puissants projecteurs, des miradors, des soldats et des chiens hurlants, le brouillard et

la pluie, tout contribuait à créer une atmosphère macabre et à maints égards irréaliste. (...) Si l'arrivée et la première nuit avaient été éprouvantes et lugubres, la rencontre avec le commandant du camp en fut d'autant plus pittoresque. En un mot, il était complètement « givré ». Il arriva dans un sorte de traîneau tiré par deux béliers. De temps en temps il sautait de son « véhicule » ¹⁶, agitait les bras en claironnant qu'il était « Tor ¹⁷ avec son marteau ». Il se posta devant les étudiants norvégiens et hurla : « Qu'on m'amène un interprète ! ». Un des étudiants, Michael Sars, s'avança. Le commandant fit un long discours dans lequel il précisa le règlement et nous signifia sans détour qu'on serait fusillé si on ne suivait pas ses ordres. Il demanda alors à Sars de traduire : « Oui, les gars, vous avez bien compris que cet homme est complètement fou et je ne crois pas que cela ait une quelconque incidence sur le cours de la guerre, que nous fassions ou non ce qu'il dit. » Puis il retourna à sa place. Notre situation comme prisonniers était bizarre. Les SS nous appelaient « une expérience unique dans l'histoire du monde », rapportent Erik Tranøy et Michael Sars (cf. [ST]). (...) Beaucoup, comme moi, furent soulagés d'apprendre trois jours plus tard que nous allions être transférés ailleurs. Le « Prince du brouillard », comme nous l'appelions, tint à nous accompagner en personne à la gare et exigea avant notre départ que nous lui chantions un chant d'adieu. »



L'Obersturmbannführer Wilde, dit *Lillegutt*, responsable des étudiants norvégiens, Cernay 1944.
Photo Hans Tveten. MUV680302, Université d'Oslo.

16 - Une caisse de margarine...

17 - Dieu du tonnerre de la mythologie nordique.

Citons Strømme : « De Pölitz l'expédition se poursuit jusqu'au camp SS de Sankt Andreas à Seenheim (Cernay) en Alsace, un camp d'entraînement pour des volontaires de différents pays qui s'étaient engagés dans les SS. Le temps était venu pour les Allemands de réaliser ce qu'ils appelaient leur « expérience grandiose » qui devait être unique dans l'histoire du monde. Il fallait gagner les étudiants norvégiens aux idées des SS et du national-socialisme. Ils voulaient nous forcer à porter l'uniforme SS, mais nous l'avons refusé. Ils nous envoyèrent des professeurs¹⁸ et des conférenciers qui devaient nous convaincre, mais ils furent accueillis par des arguments contradictoires et des débats. Nous avons droit tour à tour à la menace d'être fusillés ou à la promesse d'un avenir radieux, mais rien n'y faisait. »

Citons à nouveau Gitlestad : « À Sennheim nous devons être endoctrinés dans l'idéologie nazie avant d'être envoyés sur le front de l'Est, puis de retourner en Norvège. Là nous devons, d'après la direction du camp, prendre la relève de « Quisling et de sa bande ». L'Obersturmführer Wilde¹⁹ avait une vision grandiose et pompeuse de ce moment historique futur. Il se voyait remonter l'avenue Karl Johan²⁰ sur un cheval blanc, en tête de notre cortège. Ensuite nous renverserions Quisling et ses sbires. C'était le plan des Allemands, mais il ne fonctionna pas. Vu les circonstances, on n'était pas trop mal là-bas - aussi longtemps du moins que les SS crurent pouvoir faire de nous de bons Germains. Nous devons apprendre à marcher au pas et assister à de longs exposés sur leur idéologie. De plus, il fallait chanter. Et s'il y a une chose que nous les étudiants norvégiens savions faire, c'est de marcher et chanter en même temps. Pour cela nous n'avons pas nos pareils. Je me rappelle qu'un jour nous eûmes la visite de soldats de la division SS Leibstandarte SS Adolf Hitler, autrement dit la « crème des compagnies ». Ils arrivèrent de leur partie du camp en marchant parfaitement au pas, tels des soldats de plomb. Nous nous mîmes d'accord pour chanter encore mieux qu'eux. Et je dois dire que nous avons attiré une attention méritée quand nous arrivâmes de notre côté, comme les soldats les mieux entraînés du monde. Nous avons mis toute notre âme dans cette mise en scène. En fait, c'était plutôt drôle.

Nous avons aussi scellé entre nous un accord tacite, celui de ne pas parler aux SS. Ils avaient ici leur propre

école, où venaient des « élèves » de tous les pays sous occupation allemande. Un certain nombre de Norvégiens s'étaient engagés pour le Reich allemand et une partie de leur formation se faisait à Sennheim.



Nettoyage de chambre au produit Ata (marque Henkel).
Photo Hans Tveten. MUV701558, Université d'Oslo.

Un jour, soudain, un gars de Drammen²¹ vient vers moi et me dit : « Mais n'est-ce pas là Gitlestad ? Comme c'est bien que toi aussi tu te sois engagé au service des SS ! ». Il était en uniforme SS et s'était engagé dans la compagnie des policiers²². Le ton cordial disparut dès je lui eus expliqué que j'étais là contre mon gré. Que j'avais été arrêté par les Nazis et amené ici en captivité, et que je ne voulais recevoir aucune formation SS²³. (...) On peut dire ce qu'on veut des étudiants, mais nous avons en tous cas une certaine forme d'intelligence. À l'issue des soit-disant cours, nous ne laissons en général aucune chance aux enseignants, car parmi nous les principales disciplines étaient représentées : de la médecine à la recherche en génétique, jusqu'à la philosophie et la religion. Quand démarrait la séance de questions, nos « experts » se mettaient à poser des questions inextricables. Pour notre plus grand plaisir les enseignants étaient alors poussés dans leurs retranchements, en particulier par Kai Mohr, imbattable sur le sujet de l'hérédité. Ses questions mettaient les enseignants complètement au pied du mur. Ainsi, au bout d'un mois, la séance de questions fut supprimée. Il était en effet cruel pour ces géniaux enseignants allemands qu'un étudiant détenu les surpasse en intelligence. Un autre débattre redoutable était Bjarne Gran, qui sera plus tard rédacteur du journal *Samtiden*. Il parlait de surcroît un allemand parfait et il était impossible de le « coincer » pendant les

séances de questions. Ce fut à maints égards une situation plaisante au milieu de notre privation de liberté.



Étudiants norvégiens affectés au courrier du camp, Cernay 1944. Collection Elsa Kvamme.

En février 1944 nous eûmes notre premier choc en apprenant le décès à l'hôpital de Mulhouse d'un de nos camarades, suivi une semaine plus tard d'un deuxième décès²⁴. Tous deux avaient succombé à une méningite. La situation sanitaire se dégrada pour beaucoup d'entre nous dans les mois qui suivirent. Je ne cacherais pas que j'ai eu un choc en apprenant que j'avais une pleurésie et nous craignons que la maladie ne nous emporte. Au fond de moi je n'y croyais pas trop, car je me sentais fort physiquement et me maintenais en forme. Ce n'était pas quelque chose que nous avions contracté à Sennheim, où nous étions relativement bien traités et utilisions nos propres couverts. Durant le transport vers le Sud nous avons été assis pêle-mêle, sans ordre précis et ceux qui se connaissaient se rapprochaient. Je restai ainsi à côté d'un gars qui s'avéra par la suite être tuberculeux. Je ne pense pas qu'il le savait lui-même, ni que les autres le savaient. Nous n'avions pas non plus de couverts pendant le transport et avions tous mangé notre soupe avec une même cuiller, contents d'avoir au moins quelque chose à avaler. (...) J'ai eu très peur un jour lors de la visite d'un type du siège même de la SS à Berlin. Il était clairement homosexuel et ayant étudié l'origine de mes gênes sur des générations, il se montra intéressé par une amitié plus étroite avec moi. Je fus soudain convoqué au bureau de la direction du camp. J'étais sélectionné pour

être envoyé à l'école de conduite des SS. L'idée, l'astuce, était de sélectionner l'un ou l'autre parmi nous pour l'isoler. Je refusai poliment mais fermement, arguant du fait qu'on venait de me découvrir une pleurésie, et je m'efforçai de tousser aussi fort que je le pouvais. Ce « numéro » marcha et m'évita de partir. Le chef du camp cependant était furieux quand il l'apprit. Kai Mohr et Sten Bille étaient d'une certaine façon nos « représentants » et ils expliquèrent que j'avais parfaitement le droit de refuser. Du fait que j'étais un prisonnier de guerre je pouvais invoquer le droit²⁵ de ne pas être forcé au travail et de ne pas être envoyé en formation ailleurs en Allemagne. J'étais prisonnier et venais d'un pays que les Nazis avaient occupé. »

À Cernay les étudiants norvégiens du premier groupe eurent des destins divers. Ceux qui étaient malades furent pour certains envoyés dans des hôpitaux militaires en Allemagne, Gitlestad par exemple à Ebreichshof près de Vienne où, une fois guéri (plus ou moins), on le fit travailler comme dentiste. Strømme eut, lui, une toute autre expérience. En juillet 1944 on l'envoya, comme les autres étudiants jugés trop récalcitrants, travailler à Bitschwiller-lès-Thann (*Bitschweiler*) dans une usine d'armement :

« Je travaillais à côté d'une ballerine d'Odessa. Elle n'avait plus de dents, mais elle tenait le coup ; chaque jour la machine sur laquelle je travaillais tombait « mystérieusement » en panne, alors on me punissait en m'envoyant la nuit creuser un canal, après une journée de travail de 11 heures. Mais voilà que le 16 novembre 1944 surgit tout à coup un officier supérieur SS avec une formation universitaire. Il avait une liste de onze noms, et je faisais une fois encore partie des élus. Ce petit groupe fut envoyé à Heidelberg, où l'on nous inscrivit dans la prestigieuse université. Ce ne fut pas une vie étudiante ordinaire ».

Le front se rapprochait et on ferma l'université de Heidelberg peu après l'arrivée des étudiants. Ils passèrent beaucoup de temps dans les abris. Les SS avaient prévu de les envoyer à Berlin mais à la faveur d'un bombardement le jour prévu du départ, Strømme put avec quatre autres étudiants se cacher dans une cave puis se rendre aux Américains qu'il réussit (parlant bien anglais) à convaincre que lui et ses camarades étaient du bon côté, malgré leurs documents SS compromettant

18 - Des universités de Fribourg et Strasbourg.

19 - Il était le responsable des étudiants à Cernay. Le commandant du camp était l'Oberführer Jacobsen.

20 - Avenue principale d'Oslo, qui mène au château royal.

21 - Originaire de Drammen, ville située à l'Ouest du fjord d'Oslo.

22 - La 2^{ème} compagnie norvégienne de police fut rassemblée dans un camp à Holmestrand (Norvège) en février 1943. Elle fut initialement dirigée par le SS-Hauptsturmführer Egil Hoel, un Norvégien. Elle comptait 160 hommes et arriva à Cernay en mars 1943, après un entraînement préalable en Norvège. Elle passa alors aux mains des officiers SS, les officiers norvégiens n'étant plus qu'observateurs. En mai la compagnie fut envoyée sur un champ de manœuvres à Auerbach, en Bavière.

23 - Pour des raisons évidentes de contagion « idéologique » négative, tout contact entre les étudiants et les volontaires SS fut strictement interdit après l'arrivée du 2^{ème} groupe.

24 - Un autre étudiant encore décéda de la tuberculose en août à Colmar.

25 - Conventions de La Haye (1899, 1907) et de Genève (1929).

tants. Strømme rédigea un bref compte-rendu de leur captivité à Cernay et les Américains furent convaincus; tant et si bien qu'ils embauchèrent sur-le-champ les cinq étudiants dans leur cantine, puis Strømme très vite comme interprète. Ils lui proposèrent même de les suivre ensuite jusqu'au Pacifique pour y poursuivre la guerre contre le Japon, mais il refusa, arguant qu'il ne parlait pas le japonais. Après un long voyage et divers séjours dans des camps de rassemblement, Strømme eut enfin une place dans un avion pour la Norvège. Le 9 juin 1945, il atterrissait à Fornebu, où les accueillit un autre Norvégien qui avait passé les années de guerre à l'étranger : « Bienvenue à la maison, les gars ! » dit le prince héritier Olav ²⁶.



Les étudiants norvégiens défilent à Cernay, 1944. Photo Hans Tveten. MUV680309, Université d'Oslo.



Sport à la piscine de Thann, 1944. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV680350, Université d'Oslo.

Les « fournées Buchenwald » de Cernay

Le deuxième groupe, parti de Norvège le 7 janvier 1944, arriva au camp de Buchenwald le 13 janvier. Dans un premier temps, ces étudiants furent enregistrés et traités comme des *Häftlinge* ordinaires, tondus, désinfectés, entassés dans une baraque exiguë, soumis au travail forcé. Mais au bout de deux semaines arriva l'ordre de Berlin de mieux traiter ces jeunes « aryens ». Ils furent alors mieux logés, eurent droit à une nourriture correcte ²⁷ et, au lieu de travail forcé, à des cours par des professeurs de l'université de Iéna, l'idée étant toujours de faire d'eux de bons Germains. Mais le 7 juillet 1944 arriva une liste de 120 noms d'étudiants qui devaient à leur tour être transférés à Cernay. Les autres les y rejoindront le 23 octobre 1944 seulement.



Déblayage d'un tunnel à Bitschwiller-lès-Thann, été 1944. Tout à gauche : Hans Tveten. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV680339, Université d'Oslo.

Il y aurait beaucoup à écrire sur l'épisode de Buchenwald ²⁸. Après différents itinéraires, une grande partie des étudiants norvégiens, y compris ceux de Cernay, y revinrent et n'eurent cette fois plus droit à un traitement spécial dans un camp maintenant surpeuplé, en plein chaos, dans une zone où pleuvaient les bombes. Il faut mentionner ici le fait qu'il y avait au départ d'Oslo de nombreux étudiants en médecine (une centaine dans chaque groupe) dont des médecins presque formés qui

furent, eux, envoyés directement dans des hôpitaux militaires du Reich. Les autres « carabins » se rendirent souvent utiles, à Buchenwald notamment lors des bombardements alliés qui firent beaucoup de victimes parmi les prisonniers ²⁹ et où ils sauvèrent des vies en improvisant sur-le-champ une infirmerie de fortune dans leur baraque.

Voici le témoignage d'Elling Kvamme, de la deuxième « fournée Buchenwald » (cf. [Kv1]) :



Elling Kvamme (2008)

« Le groupe de Sennheim avait été soumis à de fortes pressions pour entrer dans les SS. Ils y résistèrent, même s'ils risquaient de sérieuses représailles. Leur engagement et leur résistance ont été importants. On leur fit creuser des tranchées et effectuer d'autres formes de travail forcé, en uniforme mais sans signe distinctif (...) Les Alliés n'étaient, au moment de notre arrivée, déjà plus qu'à quelques dizaines de kilomètres de Sennheim et on comprend mal que les Allemands aient « gaspillé » du matériel ferroviaire pour nous transporter sur une telle distance ³⁰. Un mois plus tard Sennheim était encerclé par les Alliés. L'ensemble des étudiants norvégiens fut divisé en deux groupes. Les plus valides durent marcher jusqu'à Fribourg, Burkheim ou Bischoffingen. Les autres, comme moi, durent haler un bac sur le Rhin, pour faire traverser le fleuve aux troupes revenant de France. Ceci était une participation à la guerre, à laquelle des prisonniers de guerre ne peuvent être soumis. Comme nos arguments ne furent pas entendus, nous avons refusé ce travail, nous avons fait grève. Juste après, le bac fut coulé par les Alliés. Le commandant voulait nous fusiller pour insoumission et se rendit à Fribourg pour y obtenir le feu vert, mais la ville venait d'être bombardée, c'était le chaos, et l'un des étudiants y a d'ailleurs perdu la vie. Au lieu de nous fusiller, on nous fit marcher pendant quatre jours jusqu'à Alpirsbach. De là on nous ramena en train à Buchenwald, (...) où on nous installa cette fois dans le *Kleinlager*, l'un des pires secteurs du camp. (...) Le 1^{er} mars 1945 on nous transporta en wagons de marchandise scellés jusqu'au camp de concentration de Neuengamme près de Hambourg. »

Voici le récit plus détaillé de Ragnvald Stavik (cf. [Sta]), étudiant de Cernay de la première « fournée Buchenwald » :

« À notre arrivée à Sennheim on nous conduisit rapidement à « St Andreas », au *SS-Ausbildungslager Sennheim*. Ici notre supérieur était le *SS-Obersturmführer* Joachim Wilde. Au début il avait pour nous des projets ambitieux et grandioses. Mais tout ceci finit pour lui en « eau de boudin ». Tout d'abord, après notre enregistrement, nous avons dû quitter nos vêtements civils et endosser des uniformes, sans toutefois de signe militaire ou SS. Les étudiants du premier groupe arrivés à Sennheim le 20 décembre 1943 s'étaient en effet rebellés pour faire ôter de leurs uniformes tout signe distinctif des SS. On ne nous imposa pas de travail ³¹ mais on nous apprit à défilier. (...) Un certain nombre d'entre nous furent soudain, un jour, *zum Studium kommandiert*. On nous envoya à l'université de Heidelberg et là je fis une expérience tout à fait singulière dans une vie de prisonnier. Nous pouvions nous déplacer librement et étudier plus ou moins ce qui nous plaisait. Nous avions aussi le droit de fréquenter librement les cafés etc. ³² (...) Je me souviens d'un professeur, clairement engagé du bon côté. Il allait dans ses cours aussi loin qu'il l'osait, ce qui était extrêmement positif et réconfortant pour nous, une preuve qu'il ne fallait pas les mettre tous dans le même sac. (...) Quand les Allemands décidèrent de nous envoyer à l'université ils espéraient bien sûr nous faire revenir à la raison et reconnaître l'excellence du système nazi. Ils étaient tout simplement « *høl i hue* » (à côté de la plaque) pour le dire en bon norvégien. Ils croyaient dur comme fer qu'ils arriveraient à nous convertir mais cela leur passa bien vite.

Après les « études » à Heidelberg on nous renvoya à Sennheim. Nous comprîmes que la guerre *devait* maintenant toucher à sa fin. Les Alliés avaient depuis longtemps débarqué en Normandie et le jour où nous l'avons appris à la radio il y eut beaucoup de sourires entre nous. Et plus de sourires encore quand nous sûmes un peu plus tard qu'ils s'approchaient de Sennheim. Les SS n'étaient vraiment pas heureux quand ils entendaient le fracas des canons, toujours plus proches.

Avant nous, une équipe avait été réquisitionnée pour travailler dans des usines de la région. Il s'agissait de travail pour l'effort de guerre - oui, mais que pouvait encore signifier cela à ce stade ? Maintenant on nous enrôla à notre tour dans un commando de travail. Nous devions haler des bateaux pour leur faire traverser le Rhin, (...) sous la surveillance cette fois de soldats de la

26 - Futur roi Olav V de Norvège (1903-1991).

27 - Ils en faisaient parvenir à d'autres détenus qui étaient affamés.

28 - Ou plutôt les épisodes, tant il y eut pour ces étudiants d'arrivées, de départs et de retours dans ce camp.

29 - Beaucoup d'entre eux travaillaient dans les usines d'armement DAW et Gutloff, qui furent totalement détruites.

30 - De Buchenwald à Cernay.

31 - Ils voulaient être considérés comme des prisonniers de guerre et non comme des soldats allemands.

32 - Toujours sous la vigilance d'un SS cependant.

Wehrmacht (...) et là je me souviens que des soldats de la Wehrmacht nous exhortaient : « Les gars - criez et hurlez davantage, mais tirez moins fort ! » Ils comprenaient que ça tournait mal pour le Reich et ils en avaient plus qu'assez de Hitler et de toute cette guerre. Nous étions affectés au tractage de chalands transportant soldats et matériel de guerre, et estimions que cela n'était pas notre rôle, car c'était d'une certaine façon prendre parti pour les Allemands. C'est pourquoi nous avons protesté, ce qui fut plutôt mal accueilli. Nous eûmes droit à une engueulade carabinée du grand-chef SS Wilde - familièrement appelé *Lillegutt* ³³. (...) Il n'était pas un moins bon Germain que nous, hurlait-il, et ajouta : « *Mein Vater war Fischer!* ». Je ne sais pas s'il s'imaginait que nous venions tous de familles de pêcheurs. Nous ne voyions vraiment pas en quoi cela nous concernait que son père fût pêcheur... Son discours se fit de plus en plus menaçant et il annonça sans détour que cela ne lui ferait rien de fusiller 200 étudiants norvégiens. Comme *SS-führer* il avait dû souvent déjà fusiller des gens, et il ne fallait pas nous imaginer un instant qu'il allait éloigner du front 200 gars solides et sains, c'était impensable. (...)



De gauche à droite : Kai Mohr, Georg Sager, Hans Tveten, Cernay 1944. (Mohr et Sager seront deux miraculés du bombardement de Fribourg, le 27/11/44). Photo Hans Tveten. MUV680310, Université d'Oslo.

Le 5 décembre 1944 arriva l'ordre de nous évacuer, car les Alliés approchaient à grands pas. D'abord on nous fit marcher à travers la Forêt-Noire jusqu'à Alpirsbach. Nous avons marché longtemps sans recevoir de nourriture, mais nous essayions de tenir le coup en cueillant des fruits restés aux arbres, ou ramassés par terre, le long du chemin. (...) À Alpirsbach, après de longues jour-

nées de marche, on nous fit attendre dans un entrepôt. Mais le 10 décembre tout était prêt pour nous évacuer avec un train de marchandises. (...) Durant ces jours de voyage on nous distribua juste un peu de soupe. On peut se demander comment nous nous en sortîmes sains et saufs, mais nous étions jeunes et robustes. (...) Quand après des épisodes éprouvants nous fûmes de retour « chez nous » à Buchenwald, le 14 décembre, une toute nouvelle situation nous attendait. Il y avait eu une importante arrivée de prisonniers avant nous et l'appel dura des heures interminables. Un miracle qu'aucun de nous n'ait gelé sur place. Nous mourions de faim et c'est là que des policiers danois ³⁴ nous vinrent en aide. Ils avaient à ce moment-là accès à pas mal de nourriture. Ils se postaient derrière les toilettes et chaque fois que l'un de nous devait s'y rendre, ils lui glissaient une tartine. Les Danois veillaient à ce que les gardiens ne découvrent pas ce « restaurant » et ne les empêchent de nous aider. (...)



Le plus à droite : Helge Rognlien, « meneur » de la mutinerie de Jechtingen. Il était en contact avec la Résistance française. Photo Hans Tveten MUV701572, Université d'Oslo.

Erik Loe (2^{ème} fournée Buchenwald, cf. [L]) évoque la situation des Alsaciens, et l'épisode de la grève :



Erik Loe (2008)

« J'ai séjourné à Buchenwald de janvier à fin octobre 1944. Le 23 octobre, avec les étudiants qui restaient, je fus envoyé à Sennheim en Alsace (...). Les forces allemandes occupaient alors l'Alsace, où la population locale se trouvait à maints égards dans la même situation que la population norvégienne pendant cette guerre. Les habitants n'y avaient pas, loin s'en faut, de disposi-

tions amicales envers les Allemands. Ils avaient beaucoup de sympathie pour nous les « prisonniers de guerre norvégiens ». Les Américains avaient depuis longtemps libéré Paris et étaient à ce moment-là engagés à fond dans la libération de l'Alsace. Ils s'approchaient de plus en plus de Sennheim. Nous avons compris dès notre arrivée que notre séjour serait de courte durée. Aucun de nous ne doutait de l'issue de la guerre. Hitler était un homme à terre, subissant une défaite après l'autre.

La grande question pour nous était alors de savoir comment survivre à la dernière phase de la guerre. Qu'allait-il advenir de nous quand l'Allemagne s'effondrerait ? Cela pouvait avoir pour nous de terribles conséquences. J'étais bien déterminé à survivre mais cela ne me servirait à rien si le système décidait de se débarrasser de nous les étudiants.



Bâtiment principal du SS-Erziehungslager Sennheim à l'arrivée des étudiants. Photo Hans Tveten. MUV680271, Université d'Oslo.

On nous soumit à toutes sortes de travaux, mais cela finit par une « grève ». On dit que ce fut l'unique exemple de grève en Allemagne après 1933. L'un des groupes fut assigné au halage d'un bac sur le Rhin, à Jechtingen. Ce bac servait à transporter les troupes allemandes en retraite, et à nos yeux ce travail était de nature militaire, et d'autres à leur tour pourraient estimer que nous participions à la guerre du côté allemand. Il s'ensuivit alors une terrible confrontation avec le commandant Wilde, dit *Lillegutt*, qui menaça d'exécuter tous les prisonniers du groupe pour insoumission. Entre-temps Jechtingen fut bombardé, et le bac détruit le même soir. Wilde n'obtint probablement pas l'autorisation d'exécuter les étudiants, ni de la part de sa hiérarchie à Fribourg, ni de celle de Berlin, et en fin de compte on nous renvoya à Buchenwald. »



Le bâtiment principal « déchristianisé » (sans clocher ni croix), 1944. Après l'attentat du 20 juillet, le drapeau allemand est remplacé par celui des SS. Photo Hans Tveten. MUV680246, Université d'Oslo.

Travail forcé à Bitschwiller-lès-Thann



Usines de Bitschwiller, été 1944 : à gauche l'usine BMW, au 1^{er} plan l'ancienne fonderie et la caserne des étudiants. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV701553, Université d'Oslo.

Pendant leur période de formation les étudiants du premier groupe avaient constitué la *Achte Kompanie*. En mai 1944, les Allemands mirent fin aux cours pour les Norvégiens ; ils trouvaient ces derniers soit suffisamment formés, soit plus vraisemblablement *lernunfähig*, rétifs, et la 8^e Compagnie fut dissoute. On n'envoya pas les étudiants sur le front de l'Est, mais au travail forcé dans les environs, notamment à Bitschwiller-lès-Thann par unités de 10-12 hommes. À côté de l'ancienne fonderie les Allemands avaient construit une usine BMW de moteurs d'avion et une usine d'armement. Les étudiants apprirent et adoptèrent d'emblée le verbe allemand « sich drücken », en faire le moins possible.

33 - Petit garçon. gé de 22 ans seulement, il était invalide de guerre. Il est interviewé dans le documentaire [Kv3].

34 - Le 19 septembre 1944 les Allemands pénètrent avec violence dans toutes les préfectures de police du Danemark. Les policiers arrêtés sont envoyés

Certains étudiants furent affectés au déblaiement³⁵ d'un ancien canal traversant le site, dont une partie souterraine qu'ils évoquent comme le « tunnel à charbon », datant peut-être de l'exploitation d'une mine de charbon à Bitschwiller au début du 19^e siècle. Mais ce déblaiement ne fut jamais achevé.



Entrée du tunnel à Bitschwiller, juillet 1944. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV701570, Université d'Oslo.

Une unité de vingt étudiants qui s'étaient montrés particulièrement récalcitrants fut, elle, envoyée à Willer-sur-Thur (Weiler), où ils purent établir de précieux contacts avec des Alsaciens anti-nazis et nouer avec eux des amitiés durables³⁶. L'important contingent de Bitschwiller³⁷ était face à un dilemme : le travail était à la limite de l'effort de guerre - auquel ils refusaient de participer - mais les avantages étaient importants, ne fût-ce que la possibilité de nouer des contacts avec la population locale³⁸ et les mouvements de résistance. Des plans d'évasion et de soulèvement furent en effet conçus en liaison avec la Résistance intérieure française³⁹ mais l'évacuation survint avant leur réalisation. Dans [HK] un chapitre évoque longuement l'Alsace, sa langue (*elsasstysk*), son histoire, l'incorporation de force, l'hostilité dominante à l'occupant. À l'usine, bien que ce fût interdit, les Norvégiens se lièrent souvent avec des ouvriers alsaciens, qui leur apportaient en douce gâteaux, fruits ou légumes. Sur d'autres sites de travail forcé, des familles du coin envoyaient leurs enfants avec des « douceurs » pour les Norvégiens. Parfois aussi, échappant à la vigilance de leurs gardiens, des étudiants allaient écouter Radio Londres dans l'arrière-boutique d'un café proche de l'usine.



Usines de Bitschwiller, été 1944 : à gauche l'usine BMW, au 1^{er} plan l'ancienne fonderie et la caserne des étudiants.

Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV701553, Université d'Oslo.



Entrée du tunnel à Bitschwiller, juillet 1944. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV701570, Université d'Oslo.



Déblayage du canal à Bitschwiller, juillet 1944. Les mains dans les poches : Michael Sars (l'« interprète » de Pölitz). Photo Hans Tveten. MUV680335, Université d'Oslo.

Pendant cette période les étudiants trouvaient leur situation plus ambiguë que jamais ; ils redoutaient d'être entraînés plus avant dans la guerre et d'être exposés

aux bombardements alliés. Ils décidèrent alors, comme ils l'avaient déjà fait auparavant pour défendre leur point de vue et leurs droits, d'écrire une lettre, un long mémoire de 10 pages dactylographiées, argumenté et courageux, au commandant du camp Jacobsen⁴⁰. Dans cette lettre, ils évoquaient une fois de plus l'histoire de leur pays, comment la longue domination danoise y avait développé chez les Norvégiens un sens profond de la démocratie et des libertés individuelles. Ils rappelaient aussi leur loyauté légitime et constitutionnelle au roi et au gouvernement en exil, faisant le parallèle avec ces Allemands prisonniers des Américains, dont les journaux allemands vantaient le courage et la loyauté au parti et à Hitler. (cf. [SF] p. 336). Jacobsen leur répondit par un long discours. Il acceptait la logique de leurs arguments, leurs références aux Conventions de La Haye et leur position de principe, mais il n'était pas question de les libérer, il avait des ordres et ceux-ci n'autorisaient aucune intervention des étudiants sur leur propre sort. Dans ce même discours, il leur reprochait notamment d'avoir eu des contacts avec des Alsaciens, notoirement du côté de l'ennemi.

Évacuation

La référence [HK], très documentée, cite le journal intime de certains étudiants à Cernay, notamment d'Øyvind Flaatten (voir photo page 24). En septembre 1944 les Allemands commencent à évacuer les usines de Bitschwiller. Les étudiants norvégiens, qui sont encore quelques centaines sur le site, doivent démonter, emballer le matériel et le charger sur des wagons, ce qui leur offre des occasions inespérées de sabotage : au lieu de graisser les machines ils les remplissent de sable, dans les caisses ils remplacent le matériel électrique par des briques etc. et arrivent même un jour, en répartissant volontairement les charges de façon déséquilibrée sur un wagon, à faire basculer celui-ci dans un virage, entraînant le déraillement de tout un train et l'arrêt du trafic ferroviaire des environs durant plusieurs jours.

Début octobre les étudiants sont la plupart (sauf 90 d'entre eux) ramenés à Cernay, où il ne reste plus d'élèves volontaires SS, tous envoyés au front. Le 26 octobre débarque la dernière fournée de Buchenwald, sans que l'administration ait été prévenue, et au moment

où partout ailleurs on éloigne au contraire les prisonniers du front. Les retrouvailles entre les deux groupes d'étudiants ne sont pas faciles d'emblée, tant les *Buchenwalder*⁴¹ ont vu d'horreurs que ne peuvent imaginer les *Sennheimer*. Et ces longs mois les ont fait mûrir différemment. L'*Obersturmbannführer* Wilde, lui, est devenu très désagréable. Ce mutilé de guerre espérait avec les Norvégiens donner un nouvel élan à sa carrière, mais l'échec du grand *Experiment* l'a aigri. Il traite les étudiants de « ramassis de bourgeois fatigués », ou de « *Kulturdreck aus dem Norden* » lorsqu'ils refusent de se montrer affligés par l'entrée des Russes dans le Finnmark⁴² le 24 octobre. Le 13 novembre, 70 étudiants malades sont évacués par la Croix-Rouge. Il en reste encore 450.



L'usine de Bitschwiller après le démontage des machines, septembre 1944. Photo Jostein Leidulf Hæskja. MUV701564, Université d'Oslo.

Le 21 novembre ces derniers quittent définitivement Saint-André afin, dit le commandant Jacobsen, qu'« ils ne tombent pas aux mains des Marocains »... Le long de la route, les habitants qui ont bien compris qui ils sont, crient des « *Au revoir, alles gute!* » émus aux Norvégiens en les chargeant de pains, gâteaux, vin... Via Sultz et Rouffach, les étudiants arrivent à Fribourg, où différents commandos de travail sont reconstitués. L'un d'eux est envoyé à Burkheim (pour le bac de Jechtingen) l'autre à Bischoffingen (corvée de tranchées). Il y eut en fait non une, mais deux mutineries simultanées, sans concertation, dans chacun des groupes les 2 et 3 décembre 1944. Échappant de peu au peloton d'exécution, les étudiants furent finalement transférés à Buchenwald sous la garde de Wilde.

35 - Pour améliorer l'approvisionnement en électricité.

36 - Ils citent par exemple les familles Stutz et Stoller (cf. [HK] p. 255).

37 - Il subsiste, dans leur ancien dortoir de Bitschwiller, des fresques que Wilde les a obligés à peindre pour le décorer.

38 - Les contacts avec la population étaient strictement interdits, mais ne furent pas rares, grâce à la ruse des étudiants.

39 - Avec notamment un certain Meyer un responsable de la Résistance.

40 - Ces lettres des étudiants à Wilde et Jacobsen, conservées en Alsace, furent remises à la Norvège à la Libération en décembre 1945.

41 - Surnommés les *bøketraer* (hêtres, Buchen) par leurs camarades.

42 - Laponie norvégienne.

Un groupe de 170 étudiants était resté en gare de Fribourg, et y vécut le terrible bombardement du 27 novembre qui détruisit presque entièrement la ville et fit presque 3000 morts. Un étudiant norvégien fut tué et quelques-uns blessés. Les autres se mirent immédiatement au service de la population, extrayant les victimes des décombres, aidant les gens à fuir la ville, soignant les blessés (rappelons qu'il y avait parmi eux de nombreux médecins) pendant quinze jours. » Leurs efforts et leur dévouement à Fribourg furent l'occasion de mettre enfin leurs forces et leur énergie dans une activité ayant du sens. Leur zèle et leur dévouement fut remarqué et ils en furent remerciés par les autorités de la ville. » (cf. [SF] p. 333).

Épilogue

Après des destins divers, pour certains des séjours dans d'autres camps encore (comme Neuengamme, dans des conditions éprouvantes) les étudiants norvégiens ont finalement été rassemblés, avec d'autres prisonniers scandinaves en provenance de différents camps de concentration et camps de prisonniers, pour être progressivement rapatriés dans les fameux « bus blancs »⁴³ du comte Bernadotte. Le premier convoi quitta Neuengamme le 20 avril 1945, et la plupart rentrèrent autour du 25 mai. De retour au pays, ces étudiants ont pour certains gardé des séquelles psychologiques proches de celles de nos « Malgré-nous » alsaciens, lorrains et luxembourgeois. À leur retour, certains d'entre eux n'ont pas compris pourquoi le *Hjemmefront* (la Résistance) leur fit subir un interrogatoire pour connaître les détails de leur séjour en Allemagne. À l'exception de l'ouvrage [ST] de Sars et Tranøy paru au lendemain de la guerre, il semble que ce soit tardivement seulement, dans les années 1990 et 2000 que certains de ces anciens étudiants ont commencé à témoigner et à raconter leur captivité en Allemagne. Ils avaient alors le recul nécessaire, tout comme nos « Malgré-nous », pour analyser les événements passés et faire la part des choses. Mais beaucoup d'entre eux ont voulu oublier la guerre, la tenir à distance, ne plus en parler.

Conclusions

Les étudiants norvégiens constituèrent un groupe de prisonniers à part, qui connut des formes très diverses de captivité, de la plus éprouvante (à Buchenwald ou Neuengamme) à la plus confortable (la vie d'étudiant à Heidelberg) en passant par l'internement relativement supportable à Cernay.

Dans son ouvrage [SF] sur l'*Université d'Oslo en lutte* (1940-45), Jorunn Sem Fure⁴⁴ consacre aux « étudiants d'Allemagne » un chapitre dans lequel elle analyse cet événement et propose quelques conclusions : « Un élément important qui distingua ce groupe des autres prisonniers politiques, est qu'ils furent arrêtés sur une base politique collective, non pour des actions individuelles. Par ailleurs, le premier groupe fut envoyé à St Andreas à Sennheim, qui n'était ni une prison, ni un camp de prisonniers ou de concentration, mais un centre de formation. Alors que Buchenwald, où furent envoyés les 353 autres, était un des plus grands camps de concentration du Troisième Reich. (...) Que recherchaient les autorités allemandes en intervenant ainsi massivement contre les étudiants de l'Université d'Oslo ? (...) Tout d'abord l'opération avait une motivation négative, il fallait empêcher le développement de la résistance au sein de l'université. En même temps les SS voyaient en les étudiants des ressources substantielles, occupés qu'ils étaient à accroître la mobilisation idéologique et militaire des jeunes Norvégiens, pour les amener à combattre du côté allemand. (...) Terboven écrivait ainsi à Martin Bormann⁴⁵ le 1^{er} décembre 1943 « Je me propose de recommander au *Reichsführer SS* de tenter l'expérience de donner aux 1200 étudiants une sorte de formation (c.a.d. *Waffen SS*) et de les envoyer ensuite combattre les Partisans à l'Est, ou exercer une autre activité utile au service de l'Europe. » (...) Il ne se soucia d'ailleurs jamais de suivre l'affaire qu'il avait lui-même déclenchée.⁴⁶ » En réalité, Terboven qui redoutait une invasion des Alliés, voyait surtout dans cette action un moyen d'éloigner d'Oslo quelques centaines de jeunes gens en âge de porter les armes et aux sympathies pro-anglaises.

À Cernay, les étudiants furent soumis à de fortes provocations d'ordre politique et psychologique. Les responsables du camp persistaient à les définir comme des

volontaires SS ou d'appartenance SS et interdisaient l'emploi des mots *Kriegsgefangene* ou *Zivilinterniert*. Pour supporter leur situation, les étudiants tentèrent de trouver un *modus vivendi*, un juste équilibre entre ce qu'ils pouvaient accepter (obéir aux ordres de base, marcher au pas, suivre des exposés etc.) et ce qu'ils étaient décidés à refuser, comme le salut nazi, les signes vestimentaires et la participation à un travail de nature militaire. Citons encore l'interview de Strømme (cf. [Str]) :

« Ce qui distingua notamment les étudiants norvégiens d'autres prisonniers, ce furent les tentatives des Allemands de les rééduquer (*omskolere*⁴⁷ en norvégien) selon le mode de pensée national-socialiste, voire de les envoyer sur le front de l'Est. Ils voulaient faire main basse sur l'élite et des ressources importantes furent mises en œuvre dans ce but. On fit venir des professeurs d'universités allemandes qui donnaient des conférences pour les étudiants, mais sans grand succès. (...) Dans une Europe nouvelle les SS imaginaient que la Norvège aurait une sorte d'autonomie. Le but était en fait de lui trouver une future génération de cadres, tant pour la vie économique qu'intellectuelle. Ce projet fut un échec total. Aucun étudiant ne se laissa convaincre et les SS eurent beaucoup de mal à se l'expliquer. L'un d'eux pensa qu'en fait ils n'avaient pas mis la main sur les « meilleurs » Norvégiens du point de vue racial. »

Notons que l'expérience manquée des Nazis sur les étudiants norvégiens fut « unique » comme ils la qualifiaient eux-mêmes, et ne fut tentée comme telle dans aucun autre pays occupé.

Je voudrais terminer cet article en évoquant un autre groupe de Norvégiens dont le sort fut bien plus tristement encore lié à l'Alsace. Il s'agit de 505 Norvégiens que les Nazis ont déportés dans le camp de Natzweiler en application du sinistre décret *Nacht und Nebel*. Parmi eux se trouvait notamment Trygve Bratteli (1910-1984), deux fois premier ministre de Norvège (1971-76), qui a écrit un livre sur le sujet. (cf. [Bra], [O2]). La moitié d'entre eux sont morts en déportation, soit au Struthof (123 morts), soit après leur transfert dans d'autres camps (122). ■

Claude Mitschi

Remerciements : Je tiens à remercier Geir Ellingsrud et Kristin Eli Strømme qui m'ont fait découvrir l'histoire des étudiants de Cernay, ainsi que Bjørn Arntzen, Merete Kile Holtermann, Elsa Kvamme et Anne Vaalund pour l'accès aux documents et photos. Je remercie également Marcel Spisser d'avoir prêté une oreille d'historien à cet épisode cernéen.

Sources

- [Bra] Bratteli, Trygve : *Fange i natt og tåke* (prisonnier dans la nuit et le brouillard), *Tiden Norsk Forlag*, 234 pages, 1980.
- [Bre] Brevig, Hans Olaf : *Oberstløytnant Theodor Steltzer - En tysk motstandsmann i Norge* (Le lieutenant-colonel Theodor Steltzer - Un résistant allemand en Norvège), *Norges Lexi*.
- [Ei] Eidem, Knut : *Aulaen brenner* (L'Aula brûle), *Norske studenter under hakekorset* (Étudiants norvégiens sous la croix gammée) *Gyldendal Forlag*, 1980.
- [Er] Eriksen, Knut-Jørgen : « *Slottsfanger* » (« Prisonniers de château »), *Forlaget Ars*, 1946.
- [F] Fure, J.S. : *Studenter under hakekorset* (Des étudiants sous la croix gammée), *Unipub*, Oslo, 2003.
- [G] Schjøberg, Oddvar : *Tidsvitne* Bjørn Gitlestad, interview publiée par *Aktive Fredsreiser* (Voyages actifs pour la paix) dans la rubrique *Tidsvitner* (témoins de leur temps) 2008.
- [HK] Holm, Ingar, en collaboration avec Elling Kvamme : *De motvilige germanerne* (Les Germains contre leur gré), *Norske studenter i tysk fangenskap 1943-45* (Étudiants norvégiens prisonniers en Allemagne), *Dreyers Forlag*, 491 pages, 2013.
- [Ke] Kessel, Joseph, *Les mains du miracle*, Editions *Gallimard*, 1960.
- [Kv1] Kvamme, Elling : *Norske medisinstudenter i tysk fangenskap* (Étudiants en médecine norvégiens détenus en Allemagne), dans la rubrique *Profesjon og Samfunn, Medisinsk historie*, de la revue *Tidskr. Nor. Lægeforen. nr. 24, 2005; 125: 30503-4* de l'Union des Médecins de Norvège., 2005.
- [Kv2] Kvamme, Elling : *Arrestasjonen av studentene og fangenskapet i Tyskland* (Arrestation des étudiants et captivité en Allemagne), dans *Studenter under hakekorset* (Étudiants sous la croix gammée), *Unipub*, Oslo, 2003.
- [Kv3] Kvamme, Elsa : *Tysklandsstudenter* (Students in war), film documentaire en deux parties : I. *Studenter i rasestaten* (Students in the racial state) II. *Buchenwaldtåken* (The fog of Buchenwald) *Alert Film AS*, 104 minutes, 1996.
- [L] Schjøberg, Oddvar : *Tidsvitne* Erik Loe, interview publiée par *Aktive Fredsreiser* (Voyages actifs pour la paix) dans la rubrique *Tidsvitner* (témoins de leur temps) 2008.
- [M] Mounine, Henri : *Cernay 40-45, le SS-Ausbildungslager de Sennheim*. Éditions du *Polygone*, 500 pages, 1999.
- [O1] Ottosen, Kristian : *Redningen* (Sauvetage), *Veien ut av fangenskapet våren 1945* (Sortie de captivité au printemps 1945), *Aschehoug Forlag*, 391 pages, 1998.
- [O2] Ottosen, Kristian : *Natt og Tåke* (Nuit et Brouillard), *Historien om Natzweiler-fangene* (L'histoire des prisonniers de Natzweiler), *Aschehoug Forlag*, 428 pages, 2008.
- [ST] Sars, Michael ; Tranøy, Knut Erik : *Tysklandsstudentene* (Les étudiants d'Allemagne), *Cappelens Forlag*, 1946.
- [SF] Sem Fure, Jorunn : *Universitetet i kamp 1940-45* (L'Université en lutte), *Vidarforlaget*, 418 pages, 2007.
- [Sta] Schjøberg, Oddvar : *Tidsvitne* Ragnvald Stavik, interview publiée par *Aktive Fredsreiser* (Voyages actifs pour la paix), dans la rubrique *Tidsvitner* (témoins de leur temps) 2008.
- [Str] Strømme, Kjetil : *Deportert* (déporté), interview de Sigmund Strømme pour la revue *Universitas*, 30 avril 2002.

43 - Les « bus blancs » constituèrent à la fin de la guerre une opération humanitaire de la Croix-Rouge à l'initiative de deux Suédois, le comte Folke Bernadotte et Felix Kersten, masseur d'origine estonienne devenu le médecin personnel d'Himmler (son action en sous-main a été décrite par Joseph Kessel dans [Ke]). Elle permit de sauver des milliers de Scandinaves, ainsi qu'un grand nombre de Juifs, des camps de concentration. Ces bus étaient peints en blanc avec des croix rouges sur les côtés et le toit pour ne pas être confondus avec des véhicules militaires. En mars-avril 1945, quelque 15 000 prisonniers scandinaves et d'autres nationalités furent soustraits à l'emprisonnement et au confinement imposés par les Nazis, puis conduits en Suède. Le programme continua après la capitulation allemande, rapatriant encore 10 000 ex-prisonniers vers la Suède. Au Danemark et en Norvège, l'opération est considérée comme un énorme succès humanitaire qui sauva un grand nombre de vies. On lui a cependant aussi reproché d'avoir favorisé les Scandinaves par rapport aux ressortissants d'autres pays.

44 - Historienne, chercheuse à l'Université d'Oslo.

LE FORT DE BREENDONK

La terreur nazie en Belgique

Le 10 mai 1940 l'Allemagne nazie envahit la Belgique neutre.

L'occupant allemand est vite confronté à des actes d'insubordination et de résistance dans différentes couches de la population belge.

La SIPO-SD (Sicherheitspolizei-Sicherheitsdienst) Police de sûreté et de sécurité SS, entreprend la répression des éléments ennemis du Reich. C'est ainsi que le Fort de Breendonk, ancien fort de l'Armée Belge datant de 1906 situé à mi-chemin entre Bruxelles et Anvers est transformé en camp de détention et d'internement pour les victimes du SIPO-SD. Il ouvre ses portes le 20 septembre 1940 comme « SS-Auffanglager » camp de réception. Jusqu'au 4 septembre 1944 (date de la libération du Fort) plus de 3 500 personnes dont une trentaine de femmes connaîtront « l'enfer de Breendonk ». La population carcérale est constituée pour moitié de prisonniers politiques belges et pour moitié de Juifs d'origine étrangère, arrêtés pour raisons politiques et raciales à la fois. Appelé « Untermensch », sous-homme, le Juif est un parasite dans la théorie nazie de la race supérieure. Il fut au quotidien la proie du sadisme des gardiens de Breendonk. À mesure que l'occupation progresse, le fort devient petit à petit un camp également pour les Résistants, un camp de transit où l'on reste en moyenne trois mois avant d'être déporté vers les camps de concentration en Allemagne, Autriche et Pologne. Les bâtiments du fort sont gardés par un détachement d'une trentaine de soldats de la Wehrmacht, remplacé en février 1944 par des SS Roumains et Hongrois. À l'intérieur du Fort l'encadrement est confié aux SS dont le sinistre SS-Sturmbannführer Schmitt Commandant du Fort. À partir de septembre 1941 suivront un certain nombre de Flamands en uniforme SS. Ceux-ci se rendent coupables de mauvais traitements et d'humiliations continuelles, les pires exactions seront mises en œuvre contre les détenus.

Les plus tristement célèbres sont Fernand Wyss et Richard De Bodt : les « Bourreaux de Breendonk ». Ancienne caserne belge, le fort conservait un stock de vieux uniformes dont les détenus étaient revêtus. L'équipement était complété par un bonnet et une paire de chaussures, ces dernières remplacées par la suite par des sabots.

Le Chantier : c'est ici que le prisonnier passe la plus grande partie de la journée : la terre qui recouvre le fort (plus de 250 000 mètres cubes) est déblayée et évacuée. Un travail sans la moindre utilité économique et dont le seul but est d'anéantir les prisonniers, sous l'œil vigilant des deux SS : Wyss et De Bodt.

Novembre 1941 : un terrain d'exécution est aménagé, les prisonniers sont fusillés et pendus en représailles aux attentats commis par la Résistance Belge. 164 détenus ont été fusillés et 21 pendus.



Été 1942 : on installe une salle de torture, « le Bunker », pour les interrogatoires musclés des Résistants. Des cellules sont aménagées, où le détenu est seul toute la journée. Il doit rester debout, ne sort que sous la conduite d'un soldat SS, la tête recouverte d'une cagoule, pour vider le seau de nuit. D'autres sont enchaînés dans leur petite cellule. Et toute la nuit on entend les cris des torturés ! Plus de 98 détenus meurent des suites de tortures mais aussi de violence physique, de sous-alimentation et de noyades. Les corps de ceux qui meurent, de ceux que l'on fusille, de ceux que l'on tue sont transportés hors du camp sans que personne ne puisse dire où ils vont. Breendonk est un tombeau, c'est le camp du silence.

Le 4 septembre 1944 : l'Armée anglaise libère le fort, mais il est vide. Tous les prisonniers, plus de 2330 détenus ont été évacués vers les camps en Allemagne. La moitié seulement, des détenus reviendront vivants. En 1946 au procès de Malines : 16 tortionnaires seront exécutés et 4 condamnés à la réclusion à perpétuité. Schmitt, le commandant SS du Fort sera exécuté en août 1950 à Anvers. En 1947, le fort de Breendonk a été érigé en Mémorial National. En raison de la structure en dur des bâtiments c'est un des camps nazis les mieux préservés. En 2003 le parcours ainsi que l'exposition a été entièrement rénové et étendu dans le respect du site historique. Le résultat est à la hauteur des attentes : plus de 100 000 visiteurs s'y rendent chaque année, dont beaucoup de scolaires.

Grand Merci pour sa longue AMITIÉ à Olivier Van der Wilt, ancien conservateur du Mémorial National du fort de Breendonk.

Cet article, l'AFMD du Bas-Rhin le dédie à toutes les Victimes et à tous ceux qui sont passés par le fort de Breendonk entre 1940 et 1944. ■

Jean-Michel ROTH

Pour plus de renseignements sur le fort, consulter le site : www.breendonk.be



BREENDONK n'était pas le point de chute final des prisonniers politiques. D'ici, ils étaient transportés dans des wagons à bestiaux vers d'autres camps de concentration. Parmi les prisonniers de Breendonk, près de 53% n'ont pas survécu à la guerre.

Voici la liste des 30 transports parmi lesquels figuraient des prisonniers de Breendonk.

22. 9.1941 :	103	prisonniers	vers Neuengamme
8. 5.1942 :	120		vers Mauthausen
5. 7.1942 :	18		vers Mauthausen (via Aken)
30. 9.1942 :	11		vers Mauthausen
9.11.1942 :	236		vers Mauthausen
5. 6.1943 :	1		vers Mauthausen (via St Gilles en Aken)
10. 6.1943 :	4		vers Lille-Leos
20. 8.1943 :	30		vers Essen (via St Gilles)
10. 9.1943 :	1		vers Ravensbrück
2.10.1943 :	7		vers Esterwegen (via St Gilles)
21.10.1943 :	2		vers Essen (via St Gilles)
22.10.1943 :	35		vers Vught (via Huy)
24.10.1943 :	13		vers Essen (via St Gilles)
4. 2.1944 :	4		vers Esterwegen (via Essen)
9. 2.1944 :	56		vers Vught
29. 2.1944 :	18		vers Vught
4. 3.1944 :	16		vers Vught (via Huy)
8. 4.1944 :	3		vers Vught (via St Gilles)
14. 4.1944 :	7		vers Vught (via Huy)
6. 5.1944 :	643		vers Buchenwald
8. 5.1944 :	38		vers Bochum (via St Gilles)
12. 5.1944 :	4		vers Bruchsal (via St Gilles)
16. 6.1944 :	39		vers Buchenwald (via St Gilles)
16. 6.1944 :	1		vers Buchenwald (via Anvers)
31. 7.1944 :	1		vers Sachsenhausen (via Vught)
8. 8.1944 :	38		vers Buchenwald (via St Gilles)
8. 8.1944 :	53		vers Buchenwald
20. 8.1944 :	30		vers Essen (via St Gilles)
30. 8.1944 :	144		vers Neuengamme
30. 8.1944 :	131		vers Sachsenhausen
enbek.dat :	322		vers Auschwitz (via Malines)

Parmi les prisonniers de Breendonk se trouvaient environ 500 Juifs.

Le chantier

C'est ici que le prisonnier passe la plus grande partie de la journée : pendant 8h par jour, à l'aide de pelles et de pioches, de brouettes et de bennes basculantes, la terre qui recouvre le Fort est déblayée et évacuée de l'autre côté du fossé pour renforcer la digue. Un travail sans la moindre utilité économique et dont le seul but était d'anéantir les prisonniers. Sous l'œil vigilant de Prauss, Wyss et Debodt.

←



↑

Le commandant du camp est le major SS Philipp Schmitt : il est hautain et indifférent. Lui-même ne s'est jamais sali les mains : il laisse la sale besogne aux autres. Il sera exécuté en août 1950 à Anvers.

Les convois à destination de l'est ↑

DES IMAGES...

*Pour l'accueil au Mémorial de la
Conférence Nationale des Académies*

LE 5 OCTOBRE 2018



Le Mémorial de Schirmeck a accueilli une passionnante et très sensible table ronde sur la mémoire bousculée de l'Alsace dans la douloureuse période 1870-1945.

Ci-contre les conférenciers. De droite à gauche : l'ancien député Alain Ferry, président du Mémorial ; Frédérique Neau-Dufour, directrice du Centre européen du résistant déporté (camp du Struthof) ; l'historienne Marie-Laure de Cazotte ; l'historien Marcel Spisser, président des Amis du Mémorial et Bernard Reumaux, président de l'Académie d'Alsace.

Les chahuts de l'histoire alsacienne récente sont à l'origine de destins extraordinairement variés, où le tragique le dispute à l'inattendu, où le local côtoie l'universel, et que le Mémorial met en scène.

Guide hors-pair, Jean-Pierre Verdier, directeur du Mémorial, dans la salle du Conseil de révision des Malgrénous, explique à un public médusé l'inique loi de la Sippenhaft. Parmi les auditeurs, le théologien et archevêque honoraire de Strasbourg, Joseph Doré, un des premiers soutiens de l'AMAM.



Crédit pour toutes les photos : Claude TRUONG-NGOC



Frédérique Neau-Dufour explique la signification du monument aux morts de la place de la République à Strasbourg.



Buffet sur la terrasse du Mémorial, dans l'été indien alsacien. Sur le versant d'en face, sous la ligne de crête, le site du camp de concentration du Struthof.

Les morceaux choisis de Jean-Laurent Vonau

Allemagne et pensions versées à des Nazis



Le séminaire du 2 février dernier, tenu au FEC à Strasbourg, a bien démontré l'attitude ambiguë de l'Allemagne vis-à-vis des nazis criminels de guerre ou coupables de crimes contre l'humanité. Le gouvernement d'Adenauer les a protégés et la dénazification de cette génération d'Allemands n'a pas été menée avec rigueur et fermeté.

Aujourd'hui, on apprend avec stupeur que plus de 2000 personnes dont une cinquantaine en France, touchent une pension de l'État allemand pour « collaboration » durant la 2^{ème} Guerre mondiale. Cette situation est scandaleuse, révoltante par rapport à toutes les victimes du nazisme que l'Allemagne n'a toujours pas officiellement reconnues.

Pire encore, des journalistes de la télévision comme de la presse écrite, font un amalgame inadmissible entre « les volontaires » dans l'armée allemandes du III^e Reich et « les incorporés de force ». On ne peut tout de même pas mettre sur un pied d'égalité les bourreaux et les victimes. Il est choquant de confondre ces deux catégories qui n'ont rien en commun sauf qu'ils se sont retrouvés dans la même armée. Ceux qui perçoivent ces pensions, allant de 400 à 1 300 euros par mois, sont ceux qui « ont rendu d'éminents services à l'Allemagne d'Hitler ». Cela ne concerne donc exclusivement que des engagés volontaires qui, pour la plupart, ont été épurés après-guerre et condamnés à des peines de prison. L'Allemagne compense ainsi, par une rente à vie versée à chacun d'eux, leur temps de détention qu'au-delà du Rhin

on considère comme injuste... Il faut savoir que le gouvernement d'Adenauer a toujours considéré ces individus comme des prisonniers de guerre et non comme des criminels de guerre ou des criminels contre l'humanité qu'ils étaient. Les incorporés de force n'ont jamais reçu ni considération, ni pension de l'Etat allemand. Ils ont touché tardivement une maigre indemnité par rapport au mal qu'ils ont enduré et dont moralement ils souffriront jusqu'à la fin de leurs jours. Cette indemnité devait simplement aplanir les obstacles qui se dressaient sur la route de l'amitié franco-allemande que l'on voulait promouvoir. De grâce, évitons les confusions et les assimilations catégorielles.

Si l'Allemagne veut être un des leaders de l'Europe de demain, elle doit impérativement balayer devant sa porte, nettoyer ses écuries d'Augias... La reconnaissance des crimes du nazisme constitue une étape préalable absolument nécessaire. Comment peut-on vouloir briguer un siège au conseil permanent de l'O.N.U. sans avoir fait à fond le ménage chez soi ?... Comment vouloir donner des leçons à d'autres lorsqu'on joue soi-même un double jeu ?... La République Française doit tenir sur cette question une position ferme, claire et réaliste vis-à-vis de l'État allemand. On ne transige pas avec le nazisme. ■

Jean-Laurent Vonau.

Professeur émérite de l'Université de Strasbourg
et Vice-président honoraire du conseil départemental
du Bas-Rhin.

Directeur de la publication : Marcel Spisser

Coordination : Monique Klipfel, Philippe Schuhler
et Gérard Zippert

Rédaction : Sabine Bierry, Mireille Biret, Geoffrey Diebold, Etienne François, Marie Goerg-Lieby, Frédéric Lepienne, Claude Mitschi, Émile Roegel, Jean-Michel Roth, Marcel Spisser, Jean-Laurent Vonau

Réalisation : CANDID

Impression : Gyss / Photos : D.R.
Dépôt légal : avril 2019

© Tous droits de reproduction réservés

AMAM
Président Marcel Spisser
Trésorier Philippe Schuhler

amam.schirmeck@laposte.net
www.memorial-alsace-moselle.com

L'AMAM est soutenue par :



Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhères à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à : Marcel Spisser / 46 rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / spissercatherine@aol.com

NOM PRÉNOM
ASSOCIATION ou COMMUNE
ADRESSE
CP VILLE
TÉL. EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 25€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1 000 habitants
100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants
200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants
300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants